TRAGEDIES-OPERA, DE L'ABBÉ METASTASIO, TRADUITES...



TRAGEDIES-OPERA,

De l'Abbé METASTASIO.

Traduites en François,

Par M. .....

TOME CINQUIEME.

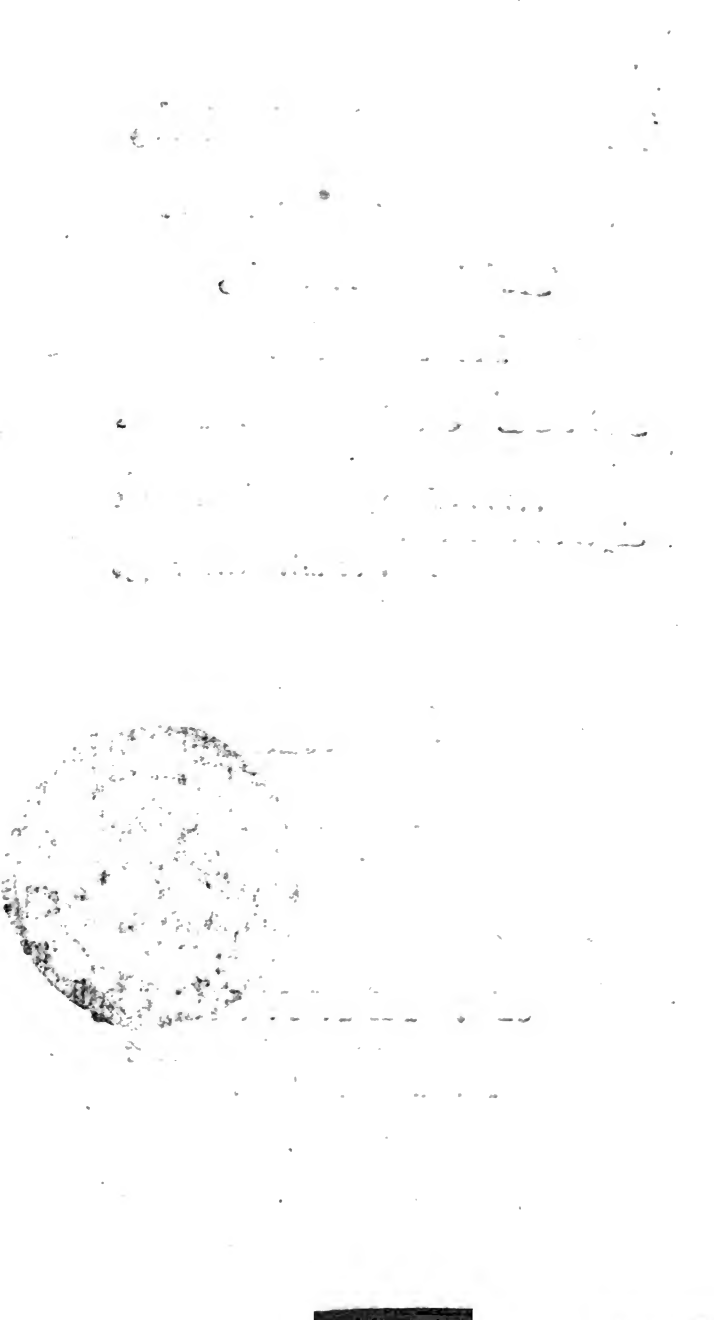
.......Ego, cur acquirere pauca
Si possum invideor?

Hor. de arte Poët. v. 55.



A VIENNE.

M. DCC. LI.



HYPSIPILE.

SUJET.

Les habitans de Lemnos porterent la guerre dans la Thrace. Ayant vaincu leurs ennemis, ils le furent à leur tour par l'amour que leur inſpirerent les femmes du pays. Bientôt, ils ne penſerent plus ni à leur Patrie, ni aux épouſes qu'ils y avoient laiſſées. Les Lemniennes, irritées de ce mépris, changerent leur tendreſſe en haine.

Enfin, Thoas, Roi des Lemniens, voulant être préſent aux nôces d'Hypſipile, ſa fille, avec Jaſon, Prince de Theſſalie, perſuada à ceux de ſes Sujets qui l'a-

voient ſuivi, de retourner à Lemnos.

Cette nouvelle flata peu les Lemniennes. Outre le ſouvenir de leur ancienne injure, le bruit ſe répandit parmi elles, que leurs infideles époux amenoient de la Thrace leurs odieuſes rivales. Se livrant à la fureur de la jalouſie, elles formerent le deſſein de maſſacrer leurs époux à leur arrivée.

Pour remplir ce projet, elles profiterent de l'occaſion que leur préſentoit la Fête de Bacchus, eſpérant, que le tumulte de ces Jeux ſerviroit à couvrir le bruit & les cris, ſuites inévitables du carnage.

Hypſipile eut horreur de verſer le ſang paternel: mais ne pouvant avertir

tir Thoas de son péril, avant son arrivée à Lemnos, elle feignit la même fureur que ses compatriotes. Elle cacha son pere, & fit croire qu'elle l'avoit tué. Cette tendre imposture coûta cher à la vertueuse Princesse. Jason, qui la crut eut en horreur Hypsipile, qui d'un autre côté étoit exposée à la vengeance de ses Compagnes, si elles découvroient qu'elle les eût trompées. A la tête de la conjuration étoit Eurinome, aux motifs de courroux qui lui étoient communs avec les autres femmes de l'Isle, elle en joignoit d'autres. Léarque, son fils, ayant long-tems aimé Hypsipile, & l'ayant vainement demandée pour épouse, avoit tenté de l'enlever, il

il n'y avoit pas réussi. Contraint de fuir la colere de Thoas, il s'étoit éloigné de Lemnos, & avoit fait courir le bruit, que dans son desespoir il s'étoit donné la mort. Eurinome qui le croyoit, avoit conçu pour le Roi une haine implacable. Ainsi, au retour des Lemniens, elle employa les raisons de la vengeance publique, pour servir la sienne.

Cependant, Léarque, exilé, désespéré, s'étoit fait chef de Pirates; mais, ni le tems, ni l'éloignement, ne purent éteindre sa passion pour Hypsipile. Apprenant que Jason alloit en devenir l'époux, il s'approcha de Lemnos avec ses Pirates, & trouva le moyen de s'introduire

dans le Palais, pour enlever la Princesse, ou du moins troubler son Hymen.



ACTEURS.

THOAS, Roi de Lemnos, pere d'Hypsipile.

HYPSIPILE, amante de Jason.

EURINOME, Princesse du sang royal, mere de Léarque.

JASON, Prince de Thessalie, amant d'Hypsipile.

RODOPE, confidente d'Hypsipile; amante de Léarque.

LEARQUE, fils d'Eurinome.

La Scene est à Lemnos.

HYPSIPILE.

HYPSIPILE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente le Veſtibule du Temple de Bacchus, orné de feſtons de pampre.

HYPSIPILE, RODOPE, *avec des couronnes de pampre, & un thirſe à la main.*

Troupe de BACCHANTES *dans l'eloignement.*

HYPSIPILE.

CHERE Rodope, ah ! prens pitié de ma juſte douleur. Cours, vole, ſauve mon pere. Averti-le de ne

pas

pas approcher de ces infâmes bords. Inſtrui-le du projet de ces femmes furieuſes.

RODOPE.

Et dans ce moment même ne venez-vous pas de jurer de l'immoler ? Je vous ai vûe, d'un front aſſûré, ſur un autel terrible....

HYPSIPILE.

J'ai feint de ſeconder la fureur d'Eurinome. N'as-tu pas vû, Rodope, comme elle inſpiroit ſa haine à tous les cœurs ? Comment arrêter ce torrent ? Si je me fuſſe rendu ſuſpecte à mes compagnes, aurois-je pû ſervir mon pere ? C'eſt par pitié, que je me ſuis montrée cruelle. Quand ma bouche juroit le trépas de mon pere, mon cœur imploroit pour lui les Dieux. L'aſſûrance que mon front faiſoit voir, étoit l'ouvrage de ma crainte.

RODOPE.

RODOPE.

Je....

HYPSIPILE.

Ah ! crains de perdre un moment. Déjà les vaisseaux sont prêts du port. Chere Rodope, en différant, tes soins deviendroient inutiles. Cours ! .... ô Dieux ! Eurinome paroît.

RODOPE.

La fureur & la vengeance éclatent dans ses yeux.

HYPSIPILE.

Ciel ! inspirez-moi.

SCENE II.

EURINOME. *Suite de Lemniennes vêtues en Bacchantes.*
Les précédentes.

EURINOME.

PRINCESSE, Rodope, & vous, braves compagnes, les infideles Lemniens reviennent de la Thrace ſur ces bords. Vengeons l'outrage que nous a fait leur mépris. Ils reviennent, les ingrats : mais, après avoir, loin de nous, vû trois fois la moiſſon ſe renouveller. Ils reviennent, mais pour offrir à nos yeux les fruits infames de leurs feux illégitimes, & leurs indignes maîtreſſes. Puniſſez une odieuſe préférence. Lavez dans leur ſang l'offenſe faite à votre beauté. Ah ! vengeance, vengeance.

geance. Nous l'avons jurée. Remplissons nos ſermens. Tout conſpire au ſuccès, la faveur de la nuit, la fatigue des coupables, la bruyante fête du Dieu de Naxos, les gémiſſemens & les plaintes ſe confondront avec les cris d'allégreſſe. Peres, enfans, freres, époux, que tout périſſe. Nous allons partager ou la gloire ou le crime. Par ce grand exemple de la fureur des femmes, apprenons à un ſexe ingrat à nous garder la fidélité.

HYPSIPILE.

Que la mort ſoit le partage de qui montrera de la pitié.

RODOPE (*à part.*)

Avec quel art elle feint de la fureur.

HYPSIPILE.

Cours, Rodope, tu ſais... quand ils ſeront deſcendus ſur le rivage, reviens nous avertir.

EURINOME.

Il n'en eſt pas beſoin. Je les ai vû débarquer.

HYPSIPILE.

Vous ?

EURINOME.

Moi-même.

HYPSIPILE (*à part.*)

Ah ! prevenons mon pere.

EURINOME (*à Hypſipile.*)

Où courez-vous ?

HYPSIPILE.

Aux vaiſſeaux. En cachant ma colere ſous l'apparence d'un tendre accueil ; je veux ôter au Roi toute défiance.

EURINOME.

Il n'eſt plus tems. Thoas paroît.

HYPSIPILE (*à part.*)

O Dieux ! je me meurs.

SCENE

SCENE III.

THOAS. *Suite de Lemniens.*
Les précédentes.

THOAS (*à Hypsipile.*)
EMBRASSE-moi, ma fille. Loin de toi, je sentois le poids des ans, quand je te retrouve, il me semble plus léger.

HYPSIPILE (*à part.*)
Il me perce le cœur.

THOAS.
D'où vient ta tristesse ? Avec quelle froideur tu me reçois !

HYPSIPILE (*bas à Thoas.*)
Ah ! Seigneur... si vous saviez...

RODOPE (*bas à Hypsipile.*)
Princesse, gardez-vous de parler.

HYPSIPILE (*à part.*)
Quelle peine !

EURINOME

EURINOME (*à part.*)

Sa foiblesse va la trahir.

THOAS (*à Hypsipile.*)

Peux-tu, en revoyant ton pere, montrer un visage si triste ?

HYPSIPILE.

Que ne pouvez-vous lire au fond de mon cœur ?

THOAS.

Explique-toi. (*Eurinome fait des signes de menace à Hypsipile.*)

HYPSIPILE (*à part.*)

Ciel !

THOAS.

Explique-toi, ma fille, le Prince de Thessalie va bientôt se rendre ici. Son hymen te deplaît-il ?

HYPSIPILE.

Dès le premier instant que je l'ai vû, il a su toucher mon cœur.

THOAS.

Pendant mon absence, tu régnois en ma place, tu crains peut-être, que mon

mon retour ne finisse un pouvoir où tu étois accoûtumée. Tu te trompes, ma fille, je ne suis plus souverain à Lemnos. Je te remets ma puissance. Je borne mes desirs à vivre avec toi, à mourir entre tes bras.

HYPSIPILE (*pleurant.*)

Ah ! mon pere....

THOAS.

Que veulent dire ces pleurs ?

EURINOME.

C'est l'effet d'un plaisir imprévû.

THOAS.

Il est vrai que l'excès de la joie fait répandre des larmes : mais, il me semble que tes pleurs ne sont que de tristesse. Quand un pere cherche à pénétrer dans le cœur de sa fille, ses yeux le trompent difficilement.

SCENE IV.

HYPSIPILE, EURINOME, RODOPE.

(*Hypſipile paroît vouloir ſuivre ſon pere.*)

EURINOME.

HYpſipile ?

HYPSIPILE.

Que voulez-vous ?

EURINOME.

Si vous ne vous ſentez pas la force de frapper Thoas, laiſſez-nous-en le ſoin.

HYPSIPILE.

Laiſſez m'en la gloire. Vous pouvez vous fier à moi.

EURINOME.

Vous promettez beaucoup. Vous voulez que je me fie à vous. Mais, je

vous

vous ai vû rougir à l'aſpect de votre pere.

HYPSIPILE.

Le plus fier guerrier change ſouvent de couleur, quand le premier bruit lui annonce le combat. Ce n'eſt pas en lui défaut de courage, ce ne ſont que quelques traces que la crainte laiſſe encore empreintes ſur le viſage, dans le moment qu'elle fuit du cœur.

SCENE V.

EURINOME, RODOPE.

EURINOME.

RODOPE, le jour commence à diſparoître. Il n'y a pas de tems à perdre, je vais faire donner le ſignal convenu. Mais, je te vois troublée. Quelle en eſt la cauſe?

 RODOPE.

RODOPE.

La vieilleſſe de Thoas excite ma pitié. Le caractere royal m'imprime pour lui du reſpect.

EURINOME.

Ah ! Thoas eſt notre plus grand ennemi. Par lui, Léarque eſt mort dans un exil rigoureux. Peux-tu l'oublier ? J'ai perdu un fils ; tu as perdu un amant.

RODOPE.

Léarque fut puni avec juſtice. L'ingrat feignoit de m'aimer & vouloit enlever Hypſipile.

EURINOME.

Tu cherches, je le vois, à excuſer ta foibleſſe.

RODOPE.

Je ſuis femme.

EURINOME.

Ne ſonge donc qu'à briſer ton eſclavage & à te venger.

Qu'on ne diſe plus, que le ciel n'a

donné

donné à notre ſexe que l'art de plaire. Montrons, que nous pouvons auſſi, quand nous le voulons, inſpirer la terreur.

SCENE VI.

RODOPE, *enſuite* LEARQUE.

RODOPE.

De quoi les Dieux s'occupent-ils dans le ciel ? N'en eſt-il point qui protége cette malheureuſe terre ? O nuit funeſte ! O terreur !... Mais, me trompé-je ? Léarque !

LEARQUE.

Rodope, ne me découvrez pas.

RODOPE.

O ciel ! Tu vis ! On te croit mort.

LEARQUE.

J'ai répandu le bruit de mon trépas, pour tromper le Roi.

RODOPE.

RODOPE.

Malheureux ! Tu viens te livrer à la mort. Fui.

LEARQUE.

Laiſſez-moi joüir quelques inſtans du plaiſir de vous voir.

RODOPE.

Léarque, n'eſpere plus me tromper. C'eſt la jalouſie qui te ramene à Lemnos, tu ſais qu'Hypſipile va s'unir au Prince de Theſſalie, tu as formé quelque projet criminel.

LEARQUE.

M'en croyez-vous capable ?

RODOPE.

Laiſſons de vains diſcours : avant la naiſſance du jour, tous les hommes de cette iſle auront ceſſé de vivre. Les barbares Lemniennes ont juré de les maſſacrer tous. Voici l'heure du carnage.

LEARQUE.

Puis-je croire ce que vous me dites ?

tes? Cherchez d'autres moyens de m'effrayer.

RODOPE.

Croi-moi, Léarque. Fui. Tu es perdu, si tu négliges l'avis que te donne ma pitié.

LEARQUE.

Pardonnez-moi, Rodope, si votre pitié m'est suspecte, persuadée que je vous ai trahie, pouvez-vous vous intéresser à mes jours? Tant de vertu ne peut se concevoir.

RODOPE.

Qui juge du cœur des autres par le sien, est sujet à se tromper. Dans son erreur on confond le crime & la vertu. Ingrat! tu ne peux croire, que je sente pour toi de la pitié; & moi, je ne puis m'imaginer que tu sois perfide.

SCENE VII.

LÉARQUE *seul.*

JE ne ſaurois ajoûter foi à ſes diſcours. Mais ne ſongeons qu'à troubler l'hymen de Jaſon. La troupe des Pirates qui me ſuit, attend mes ordres près du rivage. Tous les détours de ce palais me ſont connus. Caché dans ces lieux, je prendrai conſeil des évenemens. C'eſt à l'entrée du chemin du crime qu'on peut reſſentir la crainte. J'en ai franchi tous les degrés. Déſormais, je m'y livre ſans remords. Celui qui n'a jamais vû le rivage s'éloigner de ſes yeux, croit la premiere fois qu'il ſe trouve au milieu des ondes, que chaque étoile lui annonce ſa perte. Le ſouffle léger du zéphir lui ſemble un ouragan.

ragan. Le moindre bruit le fait trembler. Mais, l'expérience bannit toutes ſes terreurs. Le frémiſſement de la mer ne trouble plus ſon ſommeil. Sur le tillac, on l'entend chanter ſans crainte.

SCENE VIII.

Le Théatre repréſente une partie des jardins du Palais. Dans l'éloignement eſt un petit bois conſacré à Diane.

La Scene ſe paſſe dans la nuit.

HYPSIPILE, THOAS, LÉARQUE *caché.*

HYPSIPILE.

MON pere; nous ſommes en ſûreté. Attendez mon retour dans ce bois conſacré à Diane.

 THOAS.

THOAS.

Ah ! ma fille, eſt-ce-là le bonheur que me promettoit ton hymen avec Jaſon ?

HYPSIPILE.

Il n'eſt pas tems de s'abandonner aux plaintes. Cachez-vous avec ſoin.

THOAS.

Quoi ! tu retournes t'expoſer à la fureur de ces femmes cruelles ?

HYPSIPILE.

Il le faut, pour aſſurer notre fuite. Pour faire croire votre mort, ma préſence doit accréditer l'artifice.

THOAS.

Te flates-tu de tromper Eurinome ?

HYPSIPILE.

Parmi les Lemniens égorgés, j'aurai ſoin d'en faire revêtir un de vos habits royaux. Les pleurs que je verſerai ſur lui, le feront prendre pour mon pere.

THOAS.

THOAS.

Ta tendre imposture peut ne pas réussir.

HYPSIPILE.

Enfin, le ciel doit protéger les Rois & favoriser mes innocens projets. Si tout se déclare contre moi, si la fureur de mes compagnes demande mon sang, je le verserai sans regret. La mort m'épargnera la douleur de vous voir périr. L'Univers apprendra que je n'ai point trempé dans le crime commun ; que je n'ai pas abandonné le chemin de la vertu ; que j'ai rempli ce que je devois à mon pere.

THOAS.

O courage ! ô vertu ! ô destin, tu m'as donné la plus vertueuse des filles ; je te pardonne toutes tes rigueurs. Conserve en elle de si nobles sentimens, & ôte-moi le sceptre & la vie ; je ne me plaindrai pas.

La tendreſſe qu'elle me montre répand dans mon ame une douceur qui répare toutes mes infortunes. Mes peines ne ſont rien au prix du plaiſir que reſſent mon cœur.

SCENE IX.

LÉARQUE, *enſuite* THOAS.

LEARQUE.

RODOPE me diſoit vrai. Quel bonheur pour moi, ſi Hypſipile revenant me trouvoit au lieu de ſon pere !.... il me ſeroit facile de l'enlever. Mais .... comment ...? Allons. L'amour me ſuggere un artifice. Thoas .... Thoas .... où ſe cache-t-il ? (*Léarque s'approche du bois.*)

THOAS.

On m'appelle. Cette voix m'eſt inconnue.

LEARQUE

LEARQUE *affectant de la compaſſion.*

Fille infortunée ! tu fais périr ton pere en voulant le ſauver !

THOAS.

Que dites-vous ? Quelle eſt la cauſe de vos plaintes ? Qui êtes-vous ?

LEARQUE *feignant de ne pas entendre Thoas.*

Si je ne trouve pas le Roi, Hypſipile eſt perdue.

THOAS.

Parlez. Je ſuis Thoas.

LEARQUE.

Je remercie les Dieux, ô mon Roi ! Fuyez de cet odieux palais. On vous ſoupçonne d'être caché ici. Bien-tôt les femmes conjurées viendront vous y chercher. Si vous êtes découvert, elles puniront votre fille de ſa tendreſſe.

THOAS.

Je périrai pour ſa défenſe.

LEARQUE.

Ah ! si vous l'aimez, fuyez sans différer. C'est le plus sûr moyen de la servir.

THOAS.

Et à qui dois-je cet important service ?

LEARQUE.

Vous ne me connoissez pas. Au nom des Dieux, éloignez-vous. Déjà je vois entre les arbres étinceler les armes des rebelles.

THOAS.

Astres barbares, serez-vous toûjours implacables ?

SCENE X.

LEARQUE *seul.*

LE ciel ſeconde mon artifice. Amans timides, que mon exemple vous inſtruiſe. Mêler l'art à l'audace, obtenir ou ravir, pour nous tout eſt gloire. Que le ſort où l'adreſſe en décide, un vainqueur eſt toûjours digne de loüange.

L'amant eſt ſemblable au guerrier. La ſcience de l'Amour eſt peu différente de celle de Mars. L'un emploie les careſſes & la tromperie; l'autre, les piéges & les embuſcades. Et, après la victoire, tous deux oublient ce qu'il leur en a coûté de peines.

SCENE XI.

Le Théatre repréſente une ſale remplie d'armes. Au milieu eſt une ſtatue de la vengeance.

HYPSIPILE, RODOPE.

HYPSIPILE.

ECOUTE; pourquoi me fuir?

RODOPE.

Ah! votre cruauté me fait horreur. Puis-je ſoûtenir la vûe d'une fille barbare, qui s'eſt ſouillée du ſang de ſon pere. Laiſſez-moi.

HYPSIPILE.

Tu es dans l'erreur.

RODOPE.

J'en crois mes yeux. Dans le palais, j'ai vû le Roi mort. Je frémis.....

HYPSIPILE.

HYPSIPILE.

Ce n'étoit pas le corps du Roi..... Quelqu'un approche. Atten - moi dans le bois de Diane. Tu ſauras mon ſecret, & tu pourras me ſervir.

SCENE XII.

EURINOME. *Les précédentes.*

EURINOME.

QUelqu'une de nous eſt infidele.

HYPSIPILE.

Qui cauſe votre crainte ?

EURINOME.

Un de nos tyrans reſpire. On l'a trouvé dans le paſſage qui conduit du port au palais.

HYPSIPILE (*à part.*)

C'eſt peut-être mon pere.

RODOPE (*à part.*)

C'eſt peut-être Léarque.

HYPSIPILE.

HYPSIPILE.

Avez-vous pû le reconnoître ?

RODOPE.

Quel eſt ſon nom ?

EURINOME.

Les ténebres ont empêché de diſtinguer qui il eſt. Il montre un courage intrépide.

HYPSIPILE (*à Eurinome.*)

L'a-t-on pris ?

RODOPE.

L'a-t-on vaincu ?

EURINOME.

Non. Mais, il ſera bientôt accablé ſous le nombre.

RODOPE (*à part.*)

Malheureux Léarque !

HYPSIPILE (*à part.*)

O mon pere !

SCENE XIII.

JASON, *l'épée à la main, poursuivant quelques-unes des rebelles. Les précédentes.*

JASON.

N'ESPEREZ pas vous dérober à mon courroux. Voilà......
(Il reconnoît Hypsipile.)

EURINOME & RODOPE.

Dieux !

JASON.

Mon épouse !

HYPSIPILE.

Prince !

JASON.

Suis-je dans le palais de Lemnos ; ou dans les affreux déserts de la Libye ?

HYPSIPILE.

Quel Dieu vous a ſauvé ?

JASON.

Je viens à un hymen, & je me trouve au milieu des armes.

HYPSIPILE.

Vous deviez avertir de votre arrivée.

JASON.

Je me fais un plaiſir de venir ſans être attendu. Je laiſſe ma ſuite ſur mes vaiſſeaux. Seul, je marche vers le palais ; je ſuis attaqué par une troupe armée ; je tire l'épée ; il les mets en fuite. Enflammé de courroux, j'avance vers ces lieux : &, quand je crois joindre & punir ces perfides, je trouve mon épouſe.

HYPSIPILE.

Allez, Rodope ; qu'on reſpecte les jours du Prince de Theſſalie. Notre ſerment ne regarde que les Lemniens.

JASON.

De quel ſerment parlez-vous ?

EURINOME.

Nous avons puni un ſexe ingrat. Aucun Lemnien ne reſpire.

JASON.

Et comment a pû s'exécuter un deſſein ſi coupable ?

HYPSIPILE.

La fatigue que leur avoit cauſé le voyage, les ombres de la nuit ont favoriſé l'entrepriſe. Les uns, s'offrant à de tendres embraſſemens, ont préſenté leur ſein au coup mortel. Les autres ont bû la mort dans des vaſes trompeurs. Pluſieurs ont trouvé le trépas dans les bras du ſommeil. Pour les perdre, la trahiſon a emprunté toutes les apparences de la tendreſſe.

JASON.

Je frémis ! Et votre pere ?

HYPSIPILE.

HYPSIPILE.

Il a été enveloppé dans le carnage général. (*à part.*) Si je dis la vérité, j'expose mon pere.

JASON.

Ce séjour est donc celui des Furies. Chere épouse, quittez ces lieux. Venez avec moi dans d'autres climats respirer un air moins barbare. Formons les nœuds de notre hymen sous de plus heureux auspices. Le meurtre du Roi ne restera pas sans vengeance. Je le jure en présence de tous les Dieux.

EURINOME.

Le nom de la coupable suffira pour vous calmer.

JASON.

Pourquoi ?

EURINOME.

Elle est chere à Jason.

JASON.

Qui que ce soit, rien ne sauroit me

me fléchir. J'en attefte mon amour pour Hypfipile.

EURINOME.

C'eft elle-même.

JASON.

Qui?

EURINOME.

Votre époufe.

HYPSIPILE (*à part.*)

O ciel!

JASON.

Hypfipile, vous auriez...?

HYPSIPILE.

(*à part.*) Quel inftant affreux! (*haut.*) Il eft vrai.

JASON.

Quoi....?

HYPSIPILE (*à part.*)

Que ne puis-je le détromper?

JASON.

Veillé-je? ai-je bien entendu?

EURINOME (*a Jafon.*)

Rempliffez votre ferment. Vengez

la

la mort du Roi, si vous l'osez.

JASON.

Il est sur la terre des ames si criminelles !

HYPSIPILE.

Prince, attendez pour me condamner.

JASON.

Éloignez-vous. Fuyez. Vous mon épouse ? Je pourrois joindre ma main à la vôtre qui fume encore du sang paternel. Je crois partager votre crime, en partageant l'air que vous respirez. Je ne puis vous regarder sans frémir.

HYPSIPILE (*à part.*)

O mon pere ! Combien je souffre pour vous !

JASON.

Ah ! que le visage est une fausse image du cœur ! qui ne seroit trompé par la perfide douceur de ses yeux ?

HYPSIPILE.

Pourquoi me regarder & vous taire ?

JASON.

Je cherche dans vos traits quelque chose qui annonce la cruauté, & je ne puis y trouver rien de semblable, tant vous avez l'art de cacher au fond de votre cœur toute votre barbarie.

SCENE XIV.

HYPSIPILE, EURINOME.

HYPSIPILE (*à Eurinome.*)

VOus l'entendez ? Ciel !

EURINOME.

Retenez vos soûpirs. Vous perdez tout le prix d'une action généreuse. Ces apparences de remords sont honte à votre courage.

HYPSIPILE (*à part.*)

Courons diſſiper l'erreur de mon amant. Non. Sauvons d'abord mon pere du danger qui le menace : &.... Mais, Jaſon m'abandonne ! Ah ! le devoir de fille eſt le plus ſacré. Ne ſongeons qu'à le remplir. Laiſſons aux Dieux le ſoin du reſte.

Cruel amour, je t'entens. Sentimens de tendreſſe, vous parlez à mon cœur. C'eſt vainement. En ce moment, je ne puis balancer entre mon pere & mon amant.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente une partie des jardins du Palais, & le bois de Diane. La scene se passe dans la nuit.

EURINOME, LÉARQUE *caché dans le bois.*

EURINOME.

PAR-tout où je vais, des objets funestes viennent me reprocher mes fureurs. Solitaires horreurs, défendez mon cœur des remords qui le troublent. Dite-moi, que j'ai vengé mon fils.

 LEARQUE.

LEARQUE (*ſortant du bois.*)

C'eſt Hypſipile. Armons-nous d'audace.

EURINOME.

Quelqu'un approche. Dieux !

LEARQUE (*la croyant Hypſipile.*)

Chere Princeſſe . . . .

EURINOME.

Qui êtes-vous ? quelle voix !

LEARQUE (*à part.*)

Je me ſuis abuſé. (*Il retourne ſe cacher.*)

EURINOME.

Malheureuſe ! quel froid mortel me ſaiſit ! Eſt-ce la voix de Léarque qui a frappé mon oreille ? Où es-tu ? Ne te cache pas à mes regards. Qui t'amene ? Parle. Que veux-tu ? Pourquoi ton ombre erre-t-elle autour de moi ? O mon fils ! N'es-tu pas vengé N'es-tu pas ſatisfait du ſang que j'ai verſé pour toi ? (*Elle parcourt le Théatre en cherchant Léarque.*)

SCENE

SCENE II.

EURINOME, HYPSIPILE *arrivant avec empressement.*

HYPSIPILE.

RODOPE devoit être ici avant moi. Je la vois..... amie, vole à Jason ; (*elle rencontre Eurinome qu'elle prend pour Rodope.*) dis lui que le Roi vit ; que bientôt je me rendrai au port avec lui. Ecoute. Jason pourroit avec ses guerriers venir audevant de nous & assûrer notre fuite. (*elle s'avance vers le bois où elle croit trouver son pere.*)

EURINOME (*seule.*)

Quelle trame inconnue le hasard me fait découvrir ! ô mon fils ! j'entens ce que me demande ton ombre. Je me serois donc vainement livrée à

tant

tant d'horreurs ! Le tyran vivroit ! Non ; je ne perdrai pas le fruit de mon crime. (*elle sort furieuse.*)

SCENE III.

HYPSIPILE, LEARQUE *caché.*

HYPSIPILE.

VOICI le bois sacré où se cache mon pere, les ténebres, ma crainte, mon impatience, ont égaré mes pas. Maintenant, je reconnois le chemin. Où êtes-vous mon pere ?

LEARQUE.

C'est-là voix d'Hypsipile. Dieux ! en m'approchant d'elle, mon cœur tremble.

HYPSIPILE.

Venez, mon pere. Je ne vous entens point marcher. Peut-être dans l'ombre....

l'ombre..... Ah! je vous trouve enfin. (*elle rencontre Léarque, & le prend par la main.*)

LEARQUE (*à part.*)

Amour, protége-moi.

HYPSIPILE.

Vous paroissez trembler? Ne craignez rien. Jason assûre notre fuite. Il vient d'arriver au port de Lemnos.

LEARQUE (*à part.*)

Ah! qu'entens-je?

HYPSIPILE.

Mais, je vois déjà la clarté des flambeaux.

LEARQUE (*à part.*)

Je suis perdu.

HYPSIPILE.

Je crois entendre la voix de mon cher Prince.

LEARQUE (*à part.*)

Retournons-nous cacher.

HYPSIPILE.

Pourquoi fuir? Comme l'infortu-

ne

ne avilit une ame généreuse !

SCENE IV.

EURINOME. *Bacchantes & Amazones, avec des flambeaux & des armes.* HYPSIPILE, LEARQUE *caché.*

EURINOME (*à sa suite.*)

QU'ON entoure le bois. Qu'on garde toutes les issues du jardin.

HYPSIPILE (*à part.*)

Ah ! la crainte de Thoas me présageoit ce malheur.

EURINOME (*à Hypsipile.*)

Je sai tout. Livrez-moi votre pere.

HYPSIPILE.

Que me demandez-vous ? Mon pere ne vit plus.

EURINOME.

Le mensonge est inutile. On vous

a

a entendu l'appeller par ſon nom, lui parler.

HYPSIPILE.

Hélas ! cette funeſte image m'eſt ſans ceſſe préſente : en tous lieux elle me ſuit, & me reproche mon ingratitude & mon crime.

EURINOME.

Quittez l'artifice.

HYPSIPILE.

O Dieux ! Eurinome, ne le voyez-vous pas ? Ses yeux ſont ardens de courroux & inondés de pleurs. Ses cheveux blancs, dégoûtans de ſang, retombent ſur ſon front. Entendez ſes gémiſſemens. Ombre infortunée ! Je ſuis aſſez punie ; ôtez de ma vûe ces noirs flambeaux, ces ſupplices affreux que me préſentent Alecton & Mégere.

EURINOME.

Malheureuſe Princeſſe, j'ai pitié de l'état où je vous vois !

HYPSIPILE (*à part.*)

J'aurois pû la toucher !

EURINOME.

L'horreur de ce bois ſert de retraite à des ſpectres importuns. Compagnes, mettez-y le feu. Que dans le moment même il ſoit réduit en cendres.

HYPSIPILE.

Que voulez-vous faire ? ce bois eſt conſacré à la Déeſſe des forêts.

EURINOME.

Qu'on ne l'écoute pas.

HYPSIPILE.

Quoi ? votre fureur impie ne reſpecte pas même les Dieux ? qui oſera exécuter votre ordre ?

EURINOME.

Imprudente ! vous vous trahiſſez vous-même. C'eſt dans ce bois que Thoas eſt caché. Allez, amies. Qu'on le traîne au ſupplice. (*Les Bacchantes entrent dans le bois.*)

HYPSIPILE.

HYPSIPILE.

Arrêtez.... malheureuse que je suis ! O Dieux ! Eurinome, ayez pitié....

EURINOME.

Votre pere eut-il pitié de mon fils ?

HYPSIPILE.

Si vous êtes si avide de vengeance, ouvrez-moi le sein ; prenez ma vie & épargnez mon pere. Suppliante, j'embrasse vos genoux.....

EURINOME (*à part.*)

Ses larmes m'attendrissent.

HYPSIPILE.

Calmez votre courroux, ou qu'il change d'objet. Par ce que le ciel & la terre ont pour vous de plus sacré, par les cendres de votre cher Léarque.

EURINOME.

Ah ! ce nom me rend toute ma fureur. Périsse le tyran. (*elle tire une épée.*)

épée.) Qu'il meure de ma main. Je ne puis être contente, que je ne voie ce fer teint de son sang. (*en se retournant, elle voit, au lieu de Thoas, Léarque conduit par les Amazones qui l'ont trouvé dans le bois. Elle demeure immobile, & l'épée lui tombe de la main.*)

LEARQUE.

Ah! ma mere.

EURINOME.

Ah! mon fils.

HYPSIPILE.

Que vois-je? quelle est ma surprise!

SCENE

SCENE V.

RODOPE. *Les précédens.*

RODOPE (*à part.*)

LÉARQUE dans les fers ! Comment le sauver ?

EURINOME.

Ah ! Léarque, c'est toi ! Qu'ai-je fait ?

LEARQUE.

Votre tendresse me perd.

EURINOME.

Infortunée ! en voulant te venger, je cause ta mort. Tu ne revis que pour me rendre coupable de ton trépas ! O mon fils ! que je paye cherement le plaisir de t'embrasser !

RODOPE.

Compagnes, attachez le criminel

au tronc d'un arbre. Qu'il y soit accablé sous nos traits.

EURINOME.

Ah ! cruelles ! ...

RODOPE.

Ecartez Eurinome. Les transports de sa douleur maternelle, pourroient nous troubler.

HYPSIPILE.

Malheureuse mere !

EURINOME.

Rodope, ayez pitié ....

RODOPE.

Oubliez-vous les lois que vous avez faites vous-même ?

EURINOME.

Hypsipile ....

HYPSIPILE.

Que puis-je ?

RODOPE.

Si Eurinome differe un moment de s'éloigner, que sans plus attendre on donne la mort à son fils.

EURINOME.

EURINOME.

O tourment !

En te disant adieu (*à Léarque*) je sens mon cœur se déchirer. O mon sang ! ô toi que j'ai porté dans mon sein, peux tu souffrir que je t'embrasse pour la derniere fois, moi qui t'arrache la vie ? Que ne puis-je au moins expirer dans tes bras ! (*on l'emmene.*)

SCENE VI.

HYPSIPILE, RODOPE, LÉARQUE; *Amazones.*

LEARQUE.

CRUELLE Hypsipile, mes malheurs sont l'ouvrage de votre beauté. Je meurs, pour vous avoir trop aimée.

HYPSIPILE.

Toi seul as fait ton infortune.

LEARQUE.

Dès que je naquis, le destin avoit réglé mon sort.

HYPSIPILE.

Malheureux le moment où je te plus!

Quand je te parus belle, la lueur de quelque astre funeste se mêloit sans doute à l'éclat des cieux. La haine même est moins cruelle qu'un amour si désespéré.

SCENE VII.

RODOPE, LEARQUE, *Amazones.*

RODOPE.

COMPAGNES, ici la victime seroit moins agréable à Neméfis. Le sacrifice doit être public & solemnel. Allez, qu'aux yeux du peuple un autel

autel ſoit élevé, & que notre troupe victorieuſe l'environne.

LEARQUE.

Ah ! Rodope, je vous croyois moins barbare.

RODOPE.

Ingrat ! connois mieux la pitié que tu m'inſpires. J'ai feint de la cruauté, pour tromper la fureur inſenſée de ces femmes.

LEARQUE.

S'il eſt vrai, diſpoſez de mon cœur.

RODOPE.

S'il eſt vrai ! tu mets donc des conditions à ton amour !

LEARQUE.

Peut-être ne me croyez-vous pas. Je jure par les Dieux.

RODOPE.

Arrête. Je ne veux pas, que le don que je te fais te coûte un parjure. Je te rens la liberté & la vie. (*Elle le détache.*)

LEARQUE.

LEARQUE.

Par quel prix puis-je payer ? . . . .

RODOPE.

Va. Je ſuis récompenſée. Tu ignores quel contentement éprouve, qui peut dire : *Tu m'as outragée ; je ſuis maîtreſſe de me venger, & je te pardonne*, tandis que l'offenſeur, confus, penſant à ſon crime, n'oſe parler.

SCENE VIII.

LÉARQUE *ſeul.*

VERTU, qui depuis ſi longtems languis dans mon cœur, ſi tu ne peux y régner tout-à-fait, pourquoi y exciter les mouvemens que tu me fais ſentir ? Que veulent ces remords ſans effet ? Ou regne, ou ſers. Cede, ou triomphe. Sois tranquile mon

mon ame. Ou notre choix, ou la néceſſité reglent nos actions. Si nous ne ſommes pas libres, nous ne devons pas nous croire coupables. Si nous avions la liberté, pourquoi n'en ferions-nous pas un meilleur uſage ?

SCENE IX.

Le Théatre repréſente une campagne, près de la mer. On voit des tentes dreſſées. Le Soleil commence à paroître.

JASON *ſeul.*

EN proie à des doutes cruels, je ne ſai que réſoudre. J'adore la beauté d'Hypſipile. Sa cruauté me fait horreur. La haine & l'amour m'ont ravi le repos.

Quoi ! ſon cœur démentiroit la

douceur qui regne ſur ſon viſage ! Hypſipile, vous ſeriez plus barbare, que les monſtres des forêts d'Hircanie ! Jamais le tygre déchira-t-il ſon pere ? Et je la défens ! . . . & je cherche encore des excuſes pour ne pas m'éloigner de ces bords ! O mon cœur ! tu ne veux pas avoüer, que tu te ſois trompé. Tu l'as crue digne d'être aimée : tu défens le jugement que tu en as porté. Mais, le jour paroît. L'agitation de mon ame m'a juſques à ce moment empêché de goûter la douceur du ſommeil. (*Il s'aſſied ſur un rocher.*) Cependant, mes ſens ſont plus tranquiles. Mes yeux ſe ferment. Le repos va ſuſpendre mes peines. (*il s'endort.*)

SCENE

SCENE X.

JASON, *endormi.* LÉARQUE.

LÉARQUE.

JUSQUES à préſent, j'ai trop ſuivi la route du crime. Après tant de périls où il m'a jetté, il eſt tems de le quitter. Je ſuis las de trembler toûjours ſur le bord du précipice, d'admirer les autres, & de m'abhorrer moi-même. Mais, que vois-je ? mon rival endormi ! Heureux Jaſon ! tu naquis ſous un aſtre bienfaiſant. Je vais répandre des pleurs, tandis que dans les bras de l'amour tu riras de ma peine. Mon malheur ſervira peut-être encore à augmenter ta joie. Image cruelle ! je n'y puis reſiſter. Non ; ne laiſſons pas la vie à qui me l'arrache. (*il tire un poignard.*) Meurs....

que

que fais-je ? Sont-ce-là les ſentimens de vertu, que dans l'inſtant même je me propoſois de ſuivre ? (*Il ſemble rêveur.*)

SCENE XI.

HYPSIPILE, JASON, (*endormi*) LÉARQUE.

HYPSIPILE.

OU trouverai-je mon pere ? Peut-être.... Léarque ! Pourquoi tient-il ce fer ?

LEARQUE (*ſans voir Hypſipile.*)

Cette action de vertu reſtera ignorée. Si j'épargne ſa vie, je perds ma vengeance, ſans acquérir de gloire. Je regretterai quelque jour d'avoir mal-à-propos écouté la pitié. Frappons....

HYPSIPILE.

HYPSIPILE (*l'arrêtant.*)

Traître ! que fais-tu ?

LEARQUE.

Laissez-moi.

HYPSIPILE.

Ne l'espere pas.

LEARQUE.

Je vous abandonne ce fer. Si vous voulez me suivre.

HYPSIPILE.

Que plutôt la foudre me réduise en cendres.

LEARQUE (*voulant se debarrasser d'Hypsipile.*)

Hé bien ; il va donc périr.

HYPSIPILE.

Jason s'éveille. Tu es perdu.

LEARQUE.

Ah ! ne dites rien. Je m'éloigne.

HYPSIPILE.

Il faut que tu me donnes ce poignard.

LEARQUE (*après avoir rêvé un moment.*)

Ingrate, le voilà. (*à Jaſon.*) Prince .... vous êtes trahit. (*après avoir éveillé Jaſon, il prend la fuite.*)

HYPSIPILE.

Arrête ....

(*Jaſon, en s'éveillant, veut tirer ſon épée. Il demeure ſurpris, en voyant Hypſipile le poignard à la main.*)

SCENE XII.

JASON, HYPSIPILE.

JASON.

QUI me trahit ? juſtes Dieux ! Ah ! barbare ! quel eſt mon crime ? vous avoir aimée, eſt ſans doute une faute digne de châtiment. Mais, eſt-ce à vous de m'en punir ? cruelle ! vous

vous voulez, je le vois, exterminer tous les habitans de la terre, pour qu'il ne puisse rester un témoin de votre crime.

HYPSIPILE.

Le ciel peut-il rassembler plus de malheurs contre moi? Vous êtes dans l'erreur. Je ne suis point venue en ce lieu, pour attaquer votre vie.

JASON.

Et ce fer? cet air égaré? cette voix qui m'a réveillé, & qui n'étoit point la vôtre? tout ne dépose-t-il pas contre vous?

HYPSIPILE.

Un autre vouloit vous ravir le jour: je vous l'ai conservé.

JASON.

J'ai en effet les plus grandes preuves de votre pitié. Qui a massacré son pere est capable de sauver son époux.

HYPSIPILE.

Je n'ai pas tué mon pere.

JASON.

Votre bouche même....

HYPSIPILE.

Etoit forcée au menſonge.

JASON.

Dans ce palais, j'ai vû le Roi mort.

HYPSIPILE.

Ce n'étoit pas le Roi.

JASON.

Montrez-moi donc Thoas. Où eſt-il ?

HYPSIPILE.

Je le cherche en vain.

JASON.

Perfide ! croyez-vous Jaſon ſi facile à tromper ? vous ajoûtez le mépris à la trahiſon ! vous m'avez vous-même avoüé votre crime. Chacun l'aſſûre. J'en ai vû la preuve ; &, vous voulez me perſuader que vous êtes innocente ! A mon reveil, je vous

vous vois troublée, armée, prête à me frapper ! & c'est, dites-vous, pour me défendre que vous êtes près de moi ! ne croyez pas tant de simplicité aux Thessaliens.

HYPSIPILE.

Vous verrez....

JASON.

J'ai assez vû.

HYPSIPILE.

Quoi ? vous ne voulez pas ?....

JASON.

Je ne veux pas vous entendre.

HYPSIPILE.

Vous croyez ?....

JASON.

Je ne puis vous écouter davantage, sans devenir moi-même criminel.

HYPSIPILE.

Ah ! Seigneur....

JASON.

Eloignez-vous.

HYPSIPILE.

Eſt-ce-là ce tendre amour ? . . . . .

JASON.

Il fait ma honte.

HYPSIPILE.

Et je ſuis ? . . . .

JASON.

Vous m'êtes en horreur.

HYPSIPILE.

Ah ! Furies, qui habitez ces bords, je le vois, l'innocence eſt un crime. Il ne vous ſuffit pas du ſang verſé ſur ce rivage. Soyez contentes. Le mien va couler.

JASON (*lui retenant le bras.*)

Arrêtez.

HYPSIPILE.

Pourquoi empêcher ma mort ?

JASON.

Je ne veux point m'oppoſer à votre trépas ; mais que mes yeux n'en ſoient pas témoins. (*Il jette le poignard qu'il lui a ôté.*)

HYPSIPILE.

HYPSIPILE.

Du moins....

JASON.

Laiſſez-moi.

HYPSIPILE.

Daignez m'entendre.

JASON.

Non.

HYPSIPILE.

Délivrez-moi d'une vie odieuſe.

JASON.

Je ne puis.

HYPSIPILE.

Qu'un regard ſeulement....

JASON.

Vous regarder eſt un crime.

HYPSIPILE.

Jaſon! cher époux!

JASON.

Éloignez-vous, ou je pars.

HYPSIPILE.

Vous me banniſſez de vos yeux. Votre barbarie vous coûtera peut-

être

être des soûpirs. Vous connoîtrez votre erreur ; il n'en sera plus tems.

SCENE XIII.

JASON, *ensuite* THOAS.

JASON.

ELLE est partie. J'en rens graces aux Dieux. Ses pleurs commençoient à m'attendrir. Quittons ces bords. L'absence éteindra un honteux amour.

THOAS.

Cher Prince !

JASON.

Seigneur .... en croirai-je mes yeux ? Vois-je le Roi de Lemnos ?

THOAS.

Je le fus.

JASON.

Qui vous a rendu la vie ? Dans le

palais,

palais, je vous ai vû mort. Etoit-ce une illusion? en est-ce une en ce moment?

THOAS.

Vous avez vû un malheureux qu'on avoit revêtu de mes habits. D'autres y ont été trompés comme vous. C'est un artifice qu'a inventé la piété d'Hypsipile, pour me sauver du trépas.

JASON.

Ah! mon épouse est innocente de tout ce que je lui imputois. Thoas, dans un moment, je viens vous retrouver.

THOAS.

Pourquoi me quitter?

JASON.

Je vole à mon épouse. Vous saurez avec quelle injustice je l'ai offensée.

THOAS.

Demeurez. Que voulez-vous faire?

La

La troupe des femmes conjurées, dont le succès accroît l'orgueil, eſt répandue de tous côtés. Si elles vous rencontrent ſeul, vous expoſez votre vie, vous laiſſez ma fille ſans défenſe.

JASON (*s'avançant vers ſes tentes.*)

Aux armes, compagnons, aux armes. Éveillez-vous. Suivez-moi.

THOAS.

Je vais guider vos pas.

JASON.

Reſtez, Seigneur; ne vous expoſez point. (*à ſa ſuite.*) Compagnons, hâtez-vous. O mon épouſe! ô mon ami! ô tendreſſe!

Je vous laiſſe, Seigneur; ou cet adieu eſt le dernier; ou bientôt vous me voyez revenir avec celle que j'adore.

SCENE XIV.

THOAS *seul.*

NON; je ne puis être tranquille spectateur du danger d'Hypsipile. L'amour paternel donnera de la force à mes pas affoiblis par l'âge. L'animal le plus timide montre du courage pour défendre ses petits. Il menace, il ne connoît plus la crainte.

La tourterelle qui surprend celui qui veut enlever son nid, devient hardie: si du bec & des ongles elle ne peut resister au ravisseur, du moins le trouble-t-elle par ses plaintes & ses cris.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente un lieu entre la ville & le rivage. On y voit des cyprès, & les tombeaux des anciens Rois de Lemnos.

LÉARQUE *ſuivi de deux de ſes Pirates ; Enſuite* THOAS.

LEARQUE.

AMIS, notre eſpérance eſt vaine. La fortune ſe déclare contre nous. Allez, qu'on ſe prépare à partir. Mais, que vois-je ? Thoas ? il eſt ſeul. En ces lieux écartés, tentons une derniere entrepriſe. Amis, écoutez. (*il parle bas aux Pirates.*)

THOAS.

THOAS (*ſans voir Léarque.*)

Je devrois reſter dans les tentes des Theſſaliens. Mais, ma tendreſſe impatiente ne me le permet pas.

LEARQUE (*aux Pirates.*)

Vous m'avez entendu. Allez.

THOAS (*ſans voir Léarque.*)

Inquiet, craintif, je ne puis être tranquille. Je tremble à chaque inſtant d'apprendre quelque nouvelle funeſte. Par ce chemin ſolitaire, je vais regagner le palais.

LEARQUE (*à part.*)

Employons l'artifice. (*haut.*) Seigneur, ſouffrez qu'à vos pieds le ſujet le plus criminel . . . .

THOAS.

Dieux! Léarque vivant!

LEARQUE.

Seigneur, c'eſt lui-même.

THOAS.

Qu'attens-tu de moi?



LEARQUE.

Le pardon, ou la mort.

THOAS.

Traître ! ne t'offre jamais à mes yeux.

LEARQUE.

Seigneur, daignez m'écouter. Ensuite, banniſſez-moi de votre préſence, ſi vous voulez.

THOAS.

Perfide ! ſais-tu quel ſupplice t'eſt reſervé ſur ce rivage ?

LEARQUE.

Seigneur, en voulant enlever Hypſipile j'ai mérité la mort. Mais, ſi une erreur de jeuneſſe, que l'amour a cauſée, que le remord a punie, ne peut trouver grace devant mon Roi, permettez du moins que je meure dans ma patrie. Depuis un luſtre entier, errant de climats en climats, joüet d'un deſtin malheureux, je vis en horreur au ciel, à moi-même, & ce

ce qui fait ma plus grande peine, je vis odieux à mon Roi. Je ſuis las de ſouffrir ; la vie eſt pour moi le plus grand des maux. C'eſt me faire grace, que me donner le trépas.

THOAS (*à part.*)

Son repentir diminue l'horreur de ſon crime.

LEARQUE (*regardant derriere lui.*)

Que ma troupe tarde à venir !

THOAS.

Léarque, que tes malheurs t'inſtruiſent à reſpecter à l'avenir la majeſté du throne. Conſole-toi. Vis. Je te pardonne.

LEARQUE.

Ah ! Seigneur, je ne puis me raſſûrer, que vous ne me donniez un gage certain de votre bonté.

THOAS.

Je t'ai pardonné. Que veux-tu davantage ?

LEARQUE.

Votre main royale.

THOAS.

Je te la donne. Pars.

LEARQUE (*en parlant, il ſe retourne de tems en tems pour voir ſi les Pirates viennent.*)

Vous imitez la clémence des Dieux. En ce moment, j'oublie tous les maux que j'ai ſoufferts. (*à part.*) Ils ne viennent pas encore. (*haut.*) Tremblant, pénétré de douleur & de reconnoiſſance, je tombe à vos piés ..... (*pendant qu'il ſe met à genoux, & qu'il veut baiſer la main de Thoas, les Pirates arrivent & enferment Thoas au milieu d'eux*)

THOAS.

Quelle troupe m'environne !

LEARQUE (*ſe levant.*)

Mes vœux ſont remplis. (*à Thoas.*) Donnez-moi votre épée.

THOAS.

THOAS.

A qui parles-tu ?

LEARQUE.

A vous-même.

THOAS.

A moi ? Dieux ! comment ? . . . .

LEARQUE.

Vous êtes mon prisonnier.

THOAS.

O perfidie !

LEARQUE.

Je suis maître de votre vie. Tout est sujet à la vicissitude. C'est maintenant à vous de me demander grace.

THOAS.

Scélérat !

LEARQUE.

Changez de langage. Je vous ai donné l'exemple de la prudence. Jusques ici je vous ai parlé en suppliant. S'accommoder au tems est une vertu nécessaire. Ici tout est à mes ordres ; & je puis . . . .

THOAS.

Que peux-tu ? m'ôter les restes d'une vie que les ans & la douleur m'ont rendu importune ?

LEARQUE.

Dans ce moment, je disois la même chose : mais je pensois autrement.

THOAS.

Ton cœur est bien différent du mien.

LEARQUE.

Vains discours ! tout ce qui vit, chérit sa conservation. La fermeté qu'affectent les héros à leurs derniers instans, n'est qu'un art pour séduire le vulgaire crédule. Je lis dans votre ame. Vous tremblez.

THOAS.

Je tremblerois, si je te ressemblois; si j'avois devant les yeux l'horreur de mille crimes. Je croirois sans cesse entendre gronder sur ma tête la foudre qui punit les scélérats.

LEARQUE.

LEARQUE.

La colere céleste ne me cause pas tant d'effroi.

THOAS.

Vain discours ! tu ne saurois être tranquille. L'amour de la vertu naît avec nous. S'il ne suffit pas pour nous faire éviter le crime, il suffit du moins pour le punir. C'est un don du ciel, qui devient un chatiment pour quiconque en abuse. Le plus cruel tourment pour les scélérats est de conserver malgré eux au fond de leur cœur l'idée de la justice, les principes de l'honneur. Je lis dans ton ame. Tu trembles.

LEARQUE.

Amis, conduisez sur mes vaisseaux ce sage qui connoît si bien le cœur humain. Et toi, (*à Thoas*) rens cette épée qui ne peut te servir.

THOAS (*jettant son épée.*)

Prens-là, traître !

LEARQUE.

Vous devriez oublier déſormais cette fierté royale. Thoas eſt vaincu. Je ſuis vainqueur.

THOAS.

Ame baſſe, regarde-moi, & vois qui de nous deux eſt le vainqueur. Libre, la pâleur eſt peinte ſur ton front. Dans les chaînes, j'ai pitié de toi.

SCENE II.

LEARQUE, *enſuite* RODOPE.

LEARQUE.

SON aſpect, ſes diſcours .... Ah! ne ſongeons qu'au plaiſir d'une conquête qui fera mon bonheur.

RODOPE.

O Dieux! Léarque ....

LEARQUE.

LEARQUE.

Qu'avez-vous, Rodope ?

RODOPE.

Près de ces lieux une troupe d'étrangers conduit vers la mer Thoas prisonnier. Ah ! s'il te reste quelque ombre de vertu & de valeur, voici le moment de le montrer. Tu peux, si tu le veux, effacer tous tes crimes. Tu peux éternifer ton nom.

LEARQUE.

Quel bonheur ! & que faut-il que je fasse ?

RODOPE.

Va, combats ; remets ton Roi en liberté. Donne ta vie, pour sauver ton souverain. Sois vainqueur, ou meurs. Qu'une grande action fasse oublier tes fautes passées, & m'empêche de rougir de t'avoir aimé.

LEARQUE.

Ce conseil est généreux. Pour le payer, je dois vous détromper. C'est par

par mon ordre que Thoas eſt arrêté. Vous pouvez en porter la nouvelle à la ſuperbe Hypſipile. Qu'elle apprenne à ménager davantage de foibles ennemis. Il eſt ſi facile de nuire, que le moindre eſt à redouter. Dites à Hypſipile, qu'elle craigne mon amour au déſeſpoir; qu'elle ſe ſouvienne des mépris dont elle m'a accablé. Si elle me reproche ma trahiſon, dites-lui que je ne ſuis traître, que pour l'avoir aimée.

SCENE III.

RODOPE, *enſuite* HYPSIPILE.

RODOPE.

QUELLE méchanceté ! malheureuſe fille ! Princeſſe infortunée ! à cette nouvelle que vas-tu devenir ?

HYPSIPILE.

HYPSIPILE.

Amie, nos malheurs ſont finis. Le ciel ſe laſſe de nous être contraire. Mon fidele époux a vaincu les barbares Lemniennes. Il connoît mon innocence. Mon pere eſt en ſûreté. Nous avons la victoire. La diſcorde eſt bannie. Tout ne reſpire que l'amour, la fidelité & la paix.

RODOPE.

Mais, cependant Thoas....

HYPSIPILE.

Dans les tentes des Theſſaliens; il attend le retour de Jaſon.

RODOPE.

Plût au ciel!

HYPSIPILE.

Que veux-tu dire?

RODOPE.

Thoas eſt priſonnier.

HYPSIPILE.

Et de qui?

RODOPE.

RODOPE.

De Léarque.

HYPSIPILE.

Comment le ſais-tu ?

RODOPE.

Je l'ai rencontré enchaîné au milieu de la troupe du barbare Léarque.

HYPSIPILE.

Et quelle eſt cette troupe ?

RODOPE.

Ce ſont des ſcélérats comme lui.

HYPSIPILE.

O Dieux ! à quel nouveau malheur me réſerviez-vous ! ô jour terrible !

SCENE

SCENE IV.

JASON, *Suite*; HYPSIPILE, RODOPE.

JASON.

CHERE Hypsipile, quel nouveau chagrin trouble l'éclat de vos beaux yeux ?

HYPSIPILE.

Cher époux, vous venez à propos.
Ah ! vous seul pouvez me consoler.
Courez.... défendez.... ayez pitié de moi.

JASON.

Expliquez-vous.

HYPSIPILE.

Thoas.... mon pere.... Léarque.... je m'égare.

RODOPE.

RODOPE.

Le perfide Léarque conduit vers la mer le Roi chargé de chaînes.

JASON.

C'eſt peut-être celui....

HYPSIPILE.

C'eſt celui qui a voulu vous poignarder, tandis que vous étiez endormi ; c'eſt celui dont j'ai retenu le bras, & qui a voulu vous inſpirer des ſoupçons funeſtes.

JASON.

Le malheureux!

HYPSIPILE.

Prince, l'entrepriſe eſt digne de vous. Vous pouvez me conſerver mon pere. Si vous ne le ſauvez, vous perdrez votre épouſe. Ma vie dépend de celle de Thoas.

JASON.

N'en doutez point ; je punirai le perfide. Retenez vos larmes. Mon

courage

courage s'affoiblit en les voyant couler.

Beaux yeux qui régnez ſur mon ame, ne pleurez pas, ſi vous voulez que je conſerve ma valeur. Vos douleurs me rendent trop ſenſible, & je ne dois ſonger qu'à la fureur.

SCENE V.

HYPSIPILE, RODOPE.

RODOPE.

PRINCESSE, c'eſt trop vous abandonner à la douleur. Le ſort s'adoucira pour vous. Eſpérez-en la valeur de Jaſon.

HYPSIPILE.

Ah ! je naquis malheureuſe. Juſques à ce moment je n'ai pas connu le bonheur.

Toûjours deux chagrins m'accablent à la fois. J'éprouve l'un, j'attens l'autre. Le mal que j'appréhende m'afflige autant que celui que je ſens.

SCENE VI.

RODOPE, EURINOME.

RODOPE.

QUE de malheurs en un jour ?

EURINOME.

Rodope, qu'eſt devenu mon fils ?

RODOPE.

Inhumaine ! ſongez à vous-même. Si la vie vous eſt chere, fuyez les yeux du vainqueur.

EURINOME.

Sans Léarque, que m'importe la vie ?

RODOPE.

RODOPE.

Oubliez un nom l'horreur du monde & votre honte.

EURINOME.

D'où vous vient ce transport ? Vous l'avez sauvé ....

RODOPE.

Que ne l'ai-je laissé périr ?

EURINOME.

Je me flate qu'encore en ce moment votre colere est feinte. Vous paroissiez vouloir sa mort & vous l'aimiez.

RODOPE.

Ah ! ma haine est véritable.

Une bergere cesse d'aimer la rose près de laquelle elle a trouvé un serpent. Un oiseau ne vole plus parmi les feuillages, dont la glu a pensé lui coûter sa liberté.

SCENE VII.

EURINOME *seule.*

AH! dussé-je me perdre en cherchant mon fils, je ne puis vivre sans lui. Léarque est coupable, je le sai: mais, je l'aime. Ses crimes n'ont pû lui faire perdre ma tendresse. Plus il est haï, plus je tremble pour ses jours. Justes Dieux! est-ce pour nous punir, ou pour nous récompenser que vous nous faites devenir meres? Il n'est point de douleur égale à la mienne. Ses transports égarent ma raison. Pour la sentir, il faut être mere. Le danger d'un fils me fait oublier le mien.

SCENE

SCENE VIII.

Le Théatre représente le bord de la mer. On voit les vaisseaux de Léarque, à l'un desquels on monte par un pont ; d'un côté sont les ruines d'un Temple ; de l'autre celles d'un ancien port de Lemnos.

JASON, HYPSIPILE, RODOPE. *Suite de Jason. Sur le vaisseau*, LÉARQUE & THOAS.

JASON.

RASSUREZ-vous, chere Hypsipile. Le perfide ne sauroit nous échapper. (*à sa suite.*) Compagnons, suivez-moi dans ces vaisseaux. N'écoutez que la fureur & la cruauté. Embrasons ces voiles. Submergeons ces navires.

navires. Que le carnage le plus horrible rougiſſe les flots, de ce ſang déteſtable.

LEARQUE (*paroiſſant ſur la poupe, tenant d'une main Thoas enchaîné & de l'autre un poignard.*)

Que le ſang de Thoas répandu le premier.

HYPSIPILE.

Arrête....

RODOPE.

Barbare !

JASON.

Quelle fureur te tranſporte ?

HYPSIPILE.

Mon pere.... cher époux !....
Léarque !... ô Dieux ! je me meurs.

LEARQUE.

Hypſipile, calmez-vous. Sa vie dépend de vous. Montez ſur ce vaiſſeau, épouſe de Léarque. Que la fille récompenſe mon amour. Le pere vivra.

HYPSIPILE.

HYPSIPILE.

Qu'entens-je ?

JASON.

Malheureux ! qu'oſes-tu propoſer ? Ah ! je cede à ma fureur. (*il veut tirer ſon épée.*)

HYPSIPILE.

Ah ! Jaſon, ſi vous attaquez ce barbare, il frappe mon pere.

JASON.

Toutes les furies ſont dans mon cœur.

LEARQUE.

Thoas, voi la tendreſſe de ta fille ; voi ſon empreſſement à ſauver tes jours. Ton ſang va payer ſes mépris. C'eſt tarder trop long-tems....

HYPSIPILE (*s'avançant vers le vaiſſeau.*)

Arrête....

THOAS.

Ma fille, que fais-tu ? peux-tu t'oublier ainſi ? me ſerois-je jamais atten-

du

du à tant de honte ? je t'élevai pour être unie à un Roi & non à un Pirate. Tu dois donner la naiſſance à des héros : deviendrois-tu mere de ſcélérats.

HYPSIPILE.

Puis-je autrement vous ſauver ?

THOAS.

Conſerve mon ſang dans toute ſa pureté. Vis & regne avec ton fidele époux. Puiſſe le ciel ajoûter à vos jours ceux que j'avois encore à eſpérer ! j'ai aſſez régné. J'ai aſſez vécu.

RODOPE.

O deſtin !

JASON.

O généreux Monarque !

HYPSIPILE (*à Léarque.*)

Quoi ? tant de vertu ne te touche pas !

LEARQUE.

Elle m'irrite. Venez, ou le coup va tomber.

HYPSIPILE.

HYPSIPILE.

Que mes pleurs t'attendriſſent. Tu es aſſez vengé de mes refus. N'es-tu pas ſatisfait ? vois Hypſipile à tes piés.

LEARQUE.

Venez, ou je le frappe.

HYPSIPILE (*ſe levant furieuſe.*)

Hé bien, traître, je vais te trouver. Mais, je conduirai avec moi tout ce que l'enfer a de plus terrible. Que Mégere, Alecton, preſident à cet affreux hymen. Tu me verras plus cruelle encore que les Furies. Je vais te trouver, monſtre déteſtable ; mais, c'eſt pour te percer le cœur.

LEARQUE.

Venez donc, ou....

HYPSIPILE.

Me voilà ... arrête .... ô Dieux ! vous n'avez pas pitié de mes peines ! (*à Jaſon.*) ſouvenez-vous de moi....

je me meurs. Qui peut voir mon tourment, ſans verſer des larmes ? (*elle s'avance lentement vers le vaiſſeau, & ſe retourne pour regarder tendrement Jaſon.*)

JASON.

Chere épouſe ! vous me quittez ! (*à Léarque.*) Barbare ! je voudrois.... Je frémis .... Dieux cruels ! (*pendant que Jaſon s'abandonne au déſeſpoir, Eurinome paroît.*)

SCENE DERNIERE.

EURINOME, *les précédens.*

EURINOME.

O Mon fils ! je te retrouve !

LEARQUE.

Ma mere, ſauvez-vous.

JASON.

Ah ! ſcélérate ! (*il ſaiſit Eurinome.*)

Hypſipile

Hypſipile arrêtez.... (*à Léarque.*) traître ! regarde. Rens la liberté à Thoas, ou j'immole ta mere.
(*Hypſipile s'arrête au milieu du pont. Jaſon tient un poignard levé ſur Eurinome.*)

LEARQUE.

Comment ?

EURINOME.

Qu'y a-t'il ?

RODOPE.

Quel changement ?

LEARQUE.

Ne la punis pas de mes crimes. C'eſt moi, Jaſon, qui ſuis ton ennemi.

JASON.

Ma fureur n'écoute rien. Qui ne t'abhorre pas, eſt mon ennemi. Elle eſt coupable de mille crimes ; mais n'eût-elle que celui de t'avoir donné le jour, ſa mort ne pourroit être injuſte.

RODOPE.

Le cruel ſemble ſe troubler.

HYPSIPILE.

Dieux éternels, ſecourez-nous.

JASON (*à Léarque.*)

Barbare ! à quoi te réſous-tu ?

LEARQUE.

Donne-lui la mort. Mais qu'Hypſipile vienne.

RODOPE.

O monſtre !

JASON (*prêt à frapper.*)

Divinités des enfers, recevez donc cet affreux ſacrifice.

LEARQUE (*à part.*)

Je tremble.

JASON.

C'eſt à vous, Déités du Ténare, à venger la mere ſur le fils. Meurs, malheureuſe .... (*il leve le bras.*)

LEARQUE.

Arrête .... tu as vaincu.

RODOPE.

RODOPE.

Il s'attendrit.

EURINOME.

Cher Léarque, je te dois la vie.

LEARQUE.

Eurinome, vous connoiſſez mal votre fils. La pitié que vous admirez en moi, n'eſt que foibleſſe. Je voudrois pouvoir ſoûtenir le ſpectacle de votre mort. Je n'en ai pas le courage. Malgré moi, je frémis, mon ſang ſe glace. O foible cœur, tu ne peux être vertueux, tu ne peux être ſcélérat. Tes incertitudes me perdent. Je vais t'en punir. (*il ſe frappe.*)

EURINOME.

Arrête .... que fais-tu ?

LEARQUE.

Je n'eſpere ni ne veux de pardon.
Que ma mort ſoit ſemblable à ma vie.
(*il ſe jette dans la mer.*)

EURINOME.

O Dieux ! je meurs. (*elle s'éva-*

noüit & on l'emporte.)

RODOPE.

O justice du ciel !

JASON (*à sa suite.*)

Amis, courez rompre les fers du Roi.

HYPSIPILE.

Cher époux, ah ! je ne puis encore me rassûrer.

RODOPE.

Que d'évenemens en un jour !

THOAS (*descendant du vaisseau.*)

O Prince ! ô ma fille !

HYPSIPILE.

Mon pere.

JASON.

Seigneur.

HYPSIPILE.

Je puis baiser cette main paternelle !

THOAS.

J'ai encore le bonheur de t'embrasser !

RODOPE.

RODOPE.

Qu'un heureux hymen faſſe oublier toutes les peines.

THOAS.

Allons d'abord dans le Temple rendre graces aux Dieux. Mes enfans, toute action qui ne commence point par eux, ne peut avoir un heureux ſuccès.

CHŒUR.

Inſenſé, qui penſe que le crime peut lui procurer le bonheur ! On voit des coupables fortunés, mais jamais tranquilles. Le vice porte avec ſoi ſon châtiment ; & la vertu, quoiqu'opprimée, eſt elle-même ſa récompenſe.

FIN.

REGULUS.

REGULUS.

Cet Opéra est le dernier qu'a composé l'Abbé METASTASIO. *Il a été representé cette année* (1750.) *à la Cour de Naples, & à celle de Dresde.*

SUJET.

SUJET.

ENtre les noms fameux qui ont fait la gloire de la République Romaine, de l'aveu de toute l'antiquité, celui de Regulus tient un des premiers rangs. Non-ſeulement il employa ſes travaux & verſa ſon ſang pour ſa Patrie : il fit ſervir ſes malheurs même à l'avantage de Rome. Chargé d'années & de gloire, il ſe trouva priſonnier dans Carthage, quand cette ville, accablée par la fortune de Rome ſa rivale, ſe vit contrainte de lui demander, par des Ambaſſadeurs, ou la paix, ou du moins l'échange des priſonniers. Si les propoſitions des Carthaginois euſſent été acceptées, Regulus auroit recouvré la liberté. Ils crurent devoir

voir se servir de lui, pour réussir dans leur dessein. Ainsi, ils l'envoyerent à Rome avec un Ambassadeur; mais après lui avoir fait solemnellement jurer, que s'ils n'obtenoient rien, il reviendroit à Carthage reprendre ses fers.

A l'arrivée imprévûe de Regulus, les Romains se livrerent à une joie d'autant plus tendre, que cinq ans auparavant la nouvelle de sa captivite les avoit jettés dans la consternation. Les conditions les plus dures ne leur sembloient pas trop payer la liberté de ce Héros. Mais, Regulus, loin de se prevaloir de son crédit, de l'amitié des Romains, mit tout en usage pour qu'ils n'acceptassent point les offres de leurs ennemis. Content d'y avoir reussi, les larmes de ses enfans, les prieres de ses amis, du Senat, du peuple entier qui vouloit le retenir, ne purent l'empêcher de

de remplir ſon ſerment. Il partit pour une mort certaine qui l'attendoit en Afrique, & laiſſa à la poſtérité un exemple éclatant de fidelité & de conſtance.



ACTEURS.

REGULUS.

MANLIUS, Conſul.

ATTILIE, fille de Regulus.

PUBLIUS, fils de Regulus.

BARCÉ, noble Africaine, eſclave de Publius.

LICINIUS, Tribun du peuple.

AMILCAR, Ambaſſadeur de Carthage.

La Scene eſt hors de Rome, près le Temple de Bellone.

REGULUS.

REGULUS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente le vestibule du Palais du Consul Manlius, dans un fauxbourg de Rome.

ATTILIE, LICINIUS, *Licteurs, Peuple.*

LICINIUS.

EST-ce vous, belle Attilie ? Dieux! la fille de Regulus confondue dans la foule du peuple !

ATTILIE.

ATTILIE.

J'attens que le Conſul paroiſſe. Je veux du moins le faire rougir. Licinius, le tems n'eſt plus où j'étois conſidérée. Un luſtre s'eſt écoulé, depuis que mon pere gémit en Afrique dans l'eſclavage. Perſonne ne s'emploie pour ſa délivrance. Seule je m'en occupe. Mes pleurs rappellent aux Romains ſon infortune. Si je me tais, qui parlera pour lui ?

LICINIUS.

Ah ! Madame, quelle ſeroit votre injuſtice de le penſer ? Qui ne ſoûpire après le retour de Regulus ? qui ſeroit touché de voir l'Afrique ſoûmiſe, ſi cette gloire devoit coûter à Rome un ſi grand Citoyen ? je ne vous parle pas de moi.

Regulus eſt votre pere, je vous adore ; c'eſt ſous lui que j'appris l'art de la guerre. Ce que mon cœur peut

avoir

avoir de digne d'un Romain, il me l'a inſpiré.

ATTILIE.

Cependant juſques ici, je ne vois pas....

LICINIUS.

Hé qu'ai-je pu faire pour lui tant que j'étois dans un état privé? ce n'eſt pas l'ambition qui m'a fait chercher la puiſſance tribunitienne. Je n'ai voulu l'obtenir que pour ſervir Regulus. Tribun, je vais demander au nom de tout le peuple....

ATTILIE.

Réſervez ce remede violent pour une extrême néceſſité. Ne réveillons pas les diſſenſions entre le Peuple & le Sénat. Chacun de ces deux corps eſt, vous le ſavez, trop jaloux de l'autorité ſuprême & en abuſe tour à tour. Ce que l'un demande, l'autre le refuſe. Il eſt un moyen plus doux. De momens en momens on attend un

Ambaſſadeur de Carthage. Déjà, pour l'entendre, les Sénateurs s'aſſemblent dans le Temple de Bellone. Le Conſul pourroit y propoſer le rachat de Regulus.

LICINIUS.

Oubliez-vous, que de tout tems la gloire de votre pere excita la jalouſie de Manlius. N'attendez rien de lui. Il eſt ſon rival.

ATTILIE.

Manlius eſt Romain. Je ne puis croire qu'il veuille armer du pouvoir public ſon inimitié particuliere. Laiſſez-moi lui parler. Voyons, ce qu'il pourra me dire.

LICINIUS.

Du moins, parlez-lui dans un autre lieu. Convient-il, qu'il vous trouve parmi le peuple ?

ATTILIE.

C'eſt ici que je veux qu'il me voie. Je veux, que cet état d'abaiſſement le

le confonde ; qu'il m'écoute & me réponde en public.

LICINIUS.

Il vient.

ATTILIE.

Eloignez-vous.

LICINIUS.

Me refuserez-vous un seul regard ?

ATTILIE.

Licinius, en cet instant je suis fille & non amante.

LICINIUS.

Vous devez, il est vrai, tous vos soins, toutes vos pensées, à votre pere. Mais, souvenez-vous quelquefois de Licinius. Vous pouvez, sans offenser la vertu de votre cœur, vous rappeller la constance d'un amant qui ne vit que pour vous.

SCENE II.

ATTILIE, MANLIUS, *Licteurs, Peuple.*

ATTILIE.

MANLIUS, arrêtez un moment. Écoutez-moi.

MANLIUS.

Attilie, je ne puis vous recevoir en ce lieu. Il n'est pas digne de vous.

ATTILIE.

Il ne l'étoit pas, quand un pere victorieux & libre, faisoit ma gloire. Il convient maintenant à la fille d'un esclave.

MANLIUS.

Quel sujet vous amene ?

ATTILIE.

Pouvez-vous le demander ? jusques à quand l'univers surpris verra-t-il, à la

à la honte de Rome, Regulus languir dans un vil esclavage? Les jours, les années s'écoulent, sans qu'on se souvienne qu'il vit dans la servitude. Quel crime lui a mérité des Romains un oubli si barbare? Est-ce l'amour de la Patrie qu'il a préférée à ses enfans, à soi-même? Un cœur aussi juste que grand? Une pauvreté illustre dans les emplois les plus élevés? Ah! comment, en respirant l'air du Tibre, peut-on oublier Regulus? Quel lieu dans Rome ne parle pas de lui? Ses rues? Il y passa triomphant. Les Tribunaux? Il y dicta de sages lois. Les murs, où s'assemble le Sénat? Plus d'une fois ses avis y sauverent la République. Manlius, entrez dans les Temples; montez au Capitole; & dites-moi, qui les a ornez de tant de drapeaux enlevez aux Carthaginois, aux Siciliens, aux Tarentins. Ces Licteurs qui marchent à présent devant

devant vous, cette pourpre Consulaire dont vous êtes revêtu, toute cette pompe a jadis environné Regulus. Et vous le laissez mourir dans les fers ! Il n'a pour lui que mes pleurs, & je les répands en vain ! ô mon pere ! ô Rome ! ô Citoyens ingrats !

MANLIUS.

Attilie, votre douleur est juste. Mais, vos reproches ne le sont point. Nous sommes sensibles au malheur de Regulus. Nous savons la barbarie de Carthage.

ATTILIE.

Ah ! ce n'est pas Carthage qui est barbare. Carthage opprime un ennemi cruel : Rome abandonne un fidele Citoyen. Celle-là se souvient des maux qu'il lui a faits : celle-ci oublie les travaux qu'il a endurés pour elle. L'une venge sa honte : l'autre le punit de l'avoir comblée de gloire.

Quelle

Quelle est la barbare, ou Rome, ou Carthage?

MANLIUS.

Mais, que doit-on faire?

ATTILIE.

Que le Sénat offre à l'Ambassadeur Africain, ou l'échange, ou la rançon de mon pere.

MANLIUS.

Attilie, vous parlez en fille; je dois agir en Consul. Il faut examiner, si cette demande s'accorde avec la gloire de Rome. Qui a accoûtumé ses mains aux fers....

ATTILIE.

Où avez-vous appris à être si sévere?

MANLIUS.

Le sang dont je sors, m'en donne des exemples.

ATTILIE.

Dites plutôt, que vous avez toûjours été contraire à mon pere.

MANLIUS.

MANLIUS.

S'il s'eſt laiſſé vaincre & prendre priſonnier, dois-je en être accuſé ?

ATTILIE.

Avant que d'être vaincu, il vous a montré plus d'une fois....

MANLIUS.

Attilie, le Sénat va s'aſſembler. Je ne puis m'arrêter davantage. Inſpirez aux Sénateurs des maximes moins auſteres que les miennes. Vous pouvez rendre vaine ma rigueur. Je ſuis Conſul dans Rome & non Souverain. Vous m'appellerez cruel : mais, la douleur eſt ſouvent injuſte. Je ſuis touché de vos pleurs : mais ce qui fait le malheur d'un ſeul ne peut-être conſidéré, lorſqu'il s'agit de l'utilité publique.

SCENE III.

ATTILIE, *ensuite* BARCÉ.

ATTILIE.

JE n'ai donc rien à espérer des Consuls. Manlius est notre ennemi; son Collegue est absent. Ayons recours au peuple. O mon pere, quel espoir incertain pour tes jours & ta liberté!

BARCE'.

Attilie....

ATTILIE.

D'où vient votre empressement?

BARCE'.

L'Ambassadeur Africain est arrivé.

ATTILIE.

Cette nouvelle ne mérite pas un transport si grand.

 BARCE'.

BARCÉ.

Je vous en apporte une qui vous intéresse davantage.

ATTILIE.

Quelle est-elle ?

BARCÉ.

Regulus est avec lui.

ATTILIE.

Mon pere !

BARCÉ.

Lui-même.

ATTILIE.

Ah ! Barcé, vous vous êtes abusée ; ou vous voulez me tromper.

BARCÉ.

Je ne l'ai point vû : mais, tous....

ATTILIE (*voyant venir Publius.*)

Publius....

SCENE

SCENE IV.

PUBLIUS. *Les précédentes.*

PUBLIUS.

MA sœur.... Regulus est dans Rome.

ATTILIE.

Dieux ! quelle est ma joie ! Conduisez-moi vers lui. Où est-il ? Courons....

PUBLIUS.

Il n'en est pas tems encore. L'Ambassadeur & mon pere attendent qu'on les introduise au Sénat.

ATTILIE.

Où l'avez-vous vû ?

PUBLIUS.

Vous savez, qu'étant Questeur, je suis chargé de donner les ordres pour le logement des Ambassadeurs. J'ap-

prens que celui de Carthage arrive. Je m'avance à sa rencontre vers le port. Je crois avoir devant les yeux un Africain. C'est mon pere que je vois.

ATTILIE.

Qu'a-t'il dit? Qu'avez-vous dit?

PUBLIUS.

Il étoit déjà sorti du vaisseau, quand je suis arrivé. Il tenoit ses regards attachés sur le Capitole dont on découvre de cet endroit une partie. En le voyant, j'ai couru, je me suis écrié, *ah! mon pere*. A ma voix, il s'est retourné, a reculé, & avec ce front sévere qui fit trembler l'Afrique : Dans Rome, m'a-t'il dit, les esclaves ne sont pas peres. J'ai voulu répondre. Il m'a interrompu, en demandant si le Sénat étoit assemblé & dans quel endroit. On le lui a dit. Il y a tourné ses pas. J'ai couru pour avertir

avertir le Conſul ; où eſt-il ? Je ne vois pas de Licteurs.

BARCÉ.

Le Conſul a marché vers le Temple de Bellone.

ATTILIE.

Quoi ! Regulus revient eſclave !

PUBLIUS.

Hélas ! il eſt vrai. Mais, je ſai qu'il apporte des propoſitions de paix, & que ſon ſort dépend de lui.

ATTILIE.

Rome les acceptera-t'elle ?

PUBLIUS.

Vous n'en douteriez pas, ſi vous voyiez l'accueil qu'il reçoit. Attilie, la joie tranſporte tous les cœurs. Les chemins ſont trop étroits pour le peuple qui s'y preſſe. Tous veulent voir Regulus. L'un le montre à l'autre. De quels noms ne l'ai-je pas entendu appeller ? Tous les yeux verſent des

pleurs de tendresse. Quel spectacle pour un fils.

ATTILIE.

Où est Licinius ? cherchons-le. Ma joie seroit imparfaite, si je ne la partageois avec lui.

L'objet de ma tendresse a ressenti mes peines. Il doit ressentir mes plaisirs. Il a jusques ici assez souffert, qu'il commence enfin à trouver le bonheur dans les nœuds que lui a formé l'amour.

SCENE V.

PUBLIUS, BARCÉ.

PUBLIUS.

ADIEU, aimable Barcé.

BARCÉ.

Écoutez, Publius. Savez-vous le nom de l'Ambassadeur de Carthage ?

PUBLIUS.

PUBLIUS.

C'eſt Amilcar.

BARCE'.

Le fils d'Hannon !

PUBLIUS.

Lui-même.

BARCE' (*à part.*)

Ah ! cher amant !

PUBLIUS.

Vous changez de couleur ! Amilcar ſeroit-il la cauſe de vos rigueurs pour moi ?

BARCE'.

Seigneur, la part qu'Attilie & vous avez daigné prendre à mon malheur, ne m'a pas juſques à ce jour laiſſé appercevoir que je fuſſe eſclave. Je ſerois ingrate, ſi je vous trompois. Je vais vous découvrir tout mon cœur. Apprenez ....

PUBLIUS.

Je ne veux rien ſavoir. Votre ſincérité pourroit m'être funeſte. N'em-

poisonnons pas les douceurs de cette journée. Si vous êtes à un autre, je veux du moins en douter.

Si un plus heureux amant s'est soûmis votre cœur, laissez-moi mon erreur. Le soupçon, il est vrai, porte le trouble dans une ame : mais la certitude l'accable.

SCENE VI.

BARCÉ *seule.*

JE vais revoir ce que j'aime, le premier, l'unique objet de ma tendresse ! Ah ! mon cœur, que deviendras-tu à la vûe d'Amilcar, si son nom seulement te cause tant de trouble ?

Après les peines & l'absence, quelle joie de revoir ce qu'on adore ! En ce moment, on trouve des douceurs

aux

aux larmes & aux soûpirs. Le souvenir même des souffrances devient un plaisir.

SCENE VII.

Le Théatre représente l'intérieur du Temple de Bellone. On y voit des siéges pour les Sénateurs & pour les Ambassadeurs étrangers. Les Licteurs gardent les entrées du Temple, d'où on découvre le Capitole & le Tibre.

MANLIUS, PUBLIUS, *Sénateurs.* Ensuite REGULUS & AMILCAR.

Hors du Temple on voit une suite d'Africains & le Peuple.

MANLIUS.

QU'ON fasse entrer Regulus & l'Ambassadeur

l'Ambaſſadeur Africain. (*à Publius.*) Nos ennemis deſirent donc la paix.

PUBLIUS.

Ils demandent du moins l'échange des priſonniers. Ils ont commis à Regulus le ſoin de l'obtenir. S'il n'y réuſſit pas, il doit retourner à Carthage payer de ſon ſang le refus de Rome. Il l'a juré, & avant ſon départ, il a vû les funeſtes apprêts du ſupplice qui l'attend. Ah! ſe pourroit-il, qu'un Citoyen tel que lui, livré à des peines cruelles....

MANLIUS.

Le voici.

(*Le Conſul, Publius & les Sénateurs prennent leurs places. Celle qu'occupoit autrefois Regulus auprès du Conſul, demeure vuide. Regulus & Amilcar paſſent entre les Licteurs. Regulus, en entrant dans le Temple, s'arrête.*)

AMILCAR

AMILCAR (*à Regulus.*)

Regulus, pourquoi vous arrêter? Ce séjour est-il nouveau pour vous?

REGULUS (*à Amilcar.*)

Quelle différence de mon retour à mon départ!

AMILCAR (*au Consul.*)

Le Sénat de Carthage qui consent à poser les armes, salue le Sénat de Rome. Si Rome desire la paix, il la lui envoie.

MANLIUS (*à Amilcar.*)

Asseyez-vous. Dites ce que vous avez à proposer. (*Amilcar s'assied.*) Et vous Regulus, venez prendre votre ancienne place.

REGULUS.

Qui sont ceux que je vois ici?

MANLIUS.

Ce sont les Peres.

REGULUS.

Et qui êtes-vous?

MANLIUS.

MANLIUS.

Vous ne reconnoiſſez pas le Conſul ?

REGULUS.

Un eſclave a-t'il place entre le Conſul & les Peres ?

MANLIUS.

Non. Mais en faveur de tout ce que vous avez fait pour elle, Rome oublie la rigueur de ſes lois.

REGULUS.

Si Rome les oublie, je dois l'en faire ſouvenir.

MANLIUS (*à part.*)

O Vertu !

PUBLIUS.

Je ne dois donc pas demeurer aſſis.

REGULUS.

Publius, que faites-vous ?

PUBLIUS.

Mon devoir. Me convient-il de m'aſſeoir quand mon pere eſt debout ?

REGULUS.

REGULUS.

Que je trouve Rome changée ! avant que je paſſaſſe en Afrique, c'eût été un crime de ſonger à un devoir particulier, quand il s'agiſſoit de l'intérêt public.

PUBLIUS.

Mais....

REGULUS.

Publius, reprenez votre place ; & ſoyez attentif à la mieux remplir.

PUBLIUS.

La nature même ne m'impoſe-t'elle pas le reſpect pour mon pere ?

REGULUS.

Votre pere eſt mort, au moment qu'il a été vaincu.

(*Publius s'aſſied.*)

MANLIUS.

Amilcar, parlez.

AMILCAR.

C'eſt Regulus que Carthage a choiſi, pour vous apprendre ſes intentions,

tentions. Carthage & moi, nous allons parler par ſa bouche.

MANLIUS.

Parlez donc, Regulus.

AMILCAR (*bas à Regulus.*)

Souvenez-vous, que, ſi vous n'obtenez rien, vous avez juré....

REGULUS.

Je remplirai mon ſerment.

MANLIUS (*à part.*)

Il s'agit de ſon propre intérêt. Que dira-t'il ?

PUBLIUS (*à part.*)

Dieux de Rome, mettez l'éloquence ſur ſes levres.

REGULUS.

Peres Conſcrits, Carthage votre ennemie vous propoſe la paix, à condition que vous lui abandonniez ce qu'elle poſſede aujourd'hui. Si vous lui refuſez la paix, elle demande qu'un échange de ſes priſonniers & des vôtres mette fin à un rigoureux exil.

Mon

Mon avis eſt, que vous n'acceptiez ni l'une ni l'autre propoſition.

AMILCAR.

Quoi!

PUBLIUS (*à part.*)

Hélas!

MANLIUS (*à part.*)

Quelle eſt ma ſurpriſe!

REGULUS.

Je n'ai pas beſoin de longs diſcours, pour vous prouver que la paix vous ſeroit déſavantageuſe. Si vos ennemis la ſouhaitent, c'eſt une preuve de leur crainte.

MANLIUS.

Mais, l'échange des priſonniers?

REGULUS.

Cet échange cache un piége encore plus dangereux.

AMILCAR.

Regulus?

REGULUS (*à Amilcar.*)

Je remplirai mon ſerment.

PUBLIUS (*à part.*)

Dieux ! mon pere veut ſe perdre.

REGULUS.

L'échange offert renferme mille inconvéniens. Mais ſur-tout, quel exemple n'entraîneroit-il pas ? Peres, l'honneur de Rome, la valeur, la conſtance, la vertu militaire, tout eſt anéanti, ſi vous laiſſez à des lâches l'eſpérance de la vie & de la liberté. Quel ſervice pouvez-vous eſpérer de vils Citoyens qui reviendront à Rome flétris des marques ignominieuſes de la ſervitude ; qui ont jetté leurs armes ſans les avoir teintes du ſang ennemi, qui ont préféré l'eſclavage à la mort ? O honte éternelle !

MANLIUS.

Quels que ſoient les déſavantages de l'échange, la liberté de Regulus ſuffit pour nous en dédommager.

REGULUS.

Vous vous trompez, Manlius.

Regulus

Regulus est mortel. Déjà même j'éprouve l'injure des ans. Je ne pourrois encore long-tems être utile à Rome ; & combien le seroit à Carthage cette jeunesse que vous lui rendriez. Ah ! gardez-vous de commettre une si grande faute. Mon pays a eû la meilleure partie de ma vie : abandonnez-en à l'ennemi l'inutile reste. Laissez-le triompher de ma mort. Son triomphe sera vain. Il verra que Rome a plus d'un Regulus.

MANLIUS (*à part.*)

O constance !

PUBLIUS (*à part.*)

O funeste courage !

AMILCAR (*à part.*)

Qu'un tel langage est nouveau pour moi !

MANLIUS.

Nos actions doivent avoir pour objet, non l'utile, mais l'honnête.

Rome ne pourroit ſans honte être ingrate envers un Citoyen.

REGULUS.

Si Rome veut me montrer de la reconnoiſſance, en voici le moyen. Peres Conſcrits, ces barbares m'ont crû l'ame aſſez baſſe pour venir ici vous trahir afin de me ſauver. Ah! de tous les outrages qu'ils m'ont faits, c'eſt pour moi le plus ſenſible. Vengez-moi. Je fus Romain. Armez-vous; courez arracher de leurs Temples vos aigles captives. Ne quittez point les armes, que vous n'ayez abbattu votre rivale. Faites, qu'en retournant à Carthage je liſe ſur le front de mes bourreaux la terreur que leur aura inſpiré votre reſſentiment. Je mourrai avec joie, ſi en rendant le dernier ſoûpir je vois l'Afrique trembler au nom de Rome.

AMILCAR (*à part.*)

L'admiration enchaîne mon courroux.

PUBLIUS

PUBLIUS (*à part.*)

Perſonne ne répond ! ciel ! je tremble !

MANLIUS.

La choſe demande d'être examinée. Dans le juſte étonnement dont nous ſommes frappés, nous reſpirons à peine. Amilcar, vous ſaurez dans peu la volonté du Sénat. Peres, allons avant tout implorer l'aſſiſtance des Dieux. (*tous ſe levent.*)

REGULUS.

Pouvez-vous balancer ?

MANLIUS.

Oui, Regulus. S'il peut y avoir du danger à ne pas ſuivre votre avis, il y en auroit encore davantage à perdre un Citoyen aſſez généreux pour le donner.

Vous mépriſez la mort. Vous donnez votre ſang pour la Patrie : mais Rome perdroit en vous le meilleur de ſes fils. En lui demandant qu'elle

vous laisse périr, vous voulez trop exiger. Le ciel n'est pas prodigue d'ames aussi grandes que la vôtre.

(Le Consul sort, suivi du Sénat.)

SCENE VIII.

REGULUS, PUBLIUS, AMILCAR; *ensuite* ATTILIE, LICINIUS, *Peuple.*

AMILCAR.

EST-CE ainsi que Regulus tient ses promesses?

REGULUS.

J'ai promis de retourner à Carthage. Je serai fidele à mon serment.

AMILCAR.

Mais....

ATTILIE.

Mon pere....

LICINIUS.

Seigneur....

ATTILIE, LICINIUS *ensemble.*

Que ſur cette main....

REGULUS.

Laiſſez-moi. Graces aux Dieux; je ne ſuis pas encore libre.

ATTILIE.

Quoi? a-t'on refuſé de conſentir à l'échange?

REGULUS.

Publius, conduiſez Amilcar & moi dans le lieu qui nous eſt deſtiné.

PUBLIUS.

Vous ne viendrez pas viſiter vos Dieux domeſtiques, votre ancienne demeure?

REGULUS.

Un envoyé des ennemis n'entre pas dans Rome.

LICINIUS.

Cette ſévere loi n'eſt pas faite pour vous.

ATTILIE.

Je vous ſuivrai du moins, en quel-

que endroit que vous alliez.

REGULUS.

Non, Attilie. Ce jour demande d'autres ſoins que des tendreſſes de pere & de fille.

ATTILIE.

Mon pere, pourquoi vous trouvé-je ſi différent de ce que vous fûtes pour moi ?

REGULUS.

Je ſuis toûjours le même malgré le changement du ſort.

Dans les fers, le front ceint de lauriers, je ſuis également tranquille. Ma ſervitude ne s'étend pas ſur mon ame. Sous des dehors différens, j'oppoſe toûjours la même vertu aux rigueurs de la fortune.

(*Il part, ſuivi de Publius, de Licinius & du peuple.*)

SCENE IX.

ATTILIE, AMILCAR, BARCÉ.

BARCE'.

AMILCAR !

AMILCAR.

Ah ! Barcé, je vous perds une seconde fois. Regulus empêche qu'on accepte l'échange.

ATTILIE, BARCE' *ensemble.*

Ciel !

AMILCAR (*à Barcé.*)

Adieu. Je dois suivre Publius. Chere amante, ah ! combien de choses j'aurois à vous dire !

BARCE'.

Et vous ne me dites rien !

AMILCAR.

Si vous m'aimez encore, mes regards

gards doivent tout vous ſaire entendre. Pour moi, qui brûle toûjours pour vous des feux les plus conſtans, un ſeul de vos ſoûpirs m'apprend mille ſecrets.

SCENE X.

ATTILIE, BARCE'.

ATTILIE.

QUI l'auroit penſé? mon pere lui-même conſpire ſa perte!

BARCE'.

Attilie, le Sénat n'a rien encore décidé. Vous pouvez tout eſpérer. Courez, agiſſez, parlez; faites que les Peres s'aſſemblent de nouveau. Il eſt tems de mettre en uſage l'art & l'éloquence. Employez vos parens, vos amis. Implorez par-tout le ſecours des Romains.

ATTILIE.

ATTILIE.

Je ne négligerai rien. Mais, hélas! j'ai peu d'espérance.

Du port, le ciel me paroiſſoit ſerein, l'onde me ſembloit tranquille. Au milieu des flots, je ſuis ſurpriſe par la plus funeſte tempête. Le courage m'abandonne; & ce qui rend mon déſeſpoir pardonnable, c'eſt que je connois d'où part l'orage.

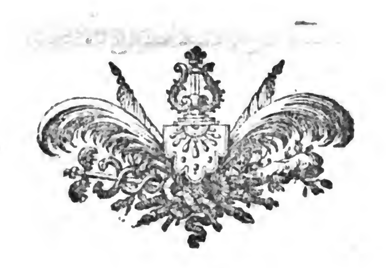
SCENE XI.

BARCÉ *ſeule.*

QUE mon deſtin ſeroit cruel, ſi Amilcar revoyoit ſans moi Carthage! Ah! cette ſeule penſée ..... Mais, eſpérons. Il ſera toûjours tems de s'affliger. Prévoir les malheurs eſt folie & non prudence. Dans l'idée que notre eſprit ſe fait d'une infortune, elle

elle nous ſemble plus grande que la réalité. Songer d'avance aux malheurs, c'eſt hâter ſes chagrins. C'eſt faire un mal certain, d'un mal encore douteux.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente une galerie du Palais deſtiné, dans un fauxbourg de Rome, aux Ambaſſadeurs Carthaginois.

REGULUS, PUBLIUS.

REGULUS.

PUBLIUS ! vous en ce lieu ! il s'agit de la gloire de Rome, de mon honneur, du bien public, & vous n'êtes pas au Sénat !

PUBLIUS.

Seigneur, il ne s'aſſemble pas encore.

REGULUS.

Allez ; ne tardez pas. Appuyez-y mon avis. Montrez-vous digne de votre naiſſance.

PUBLIUS.

Je travaillerois moi-même à vous perdre !

REGULUS.

Ce n'eſt pas ma perte qu'il faut conſidérer, c'eſt le bien de la Patrie.

PUBLIUS.

Ah ! Seigneur, ayez pitié de vous-même.

REGULUS.

Publius, croyez-vous, que je penſe comme un furieux, que je haïſſe la vie ? Quelle ſeroit votre erreur ! Comme les autres hommes, je deſire le bien, je fuis le mal : mais je fais conſiſter l'un dans le crime, & l'autre dans la ſeule vertu. Je ſerois criminel, ſi je recouvrois ma liberté, aux dépens de la gloire de ma Patrie : ainſi

ainſi la liberté & la vie deviennent un mal pour moi. C'eſt une vertu que de faire par ſa mort le bonheur de ſon pays : mon bien eſt donc la ſervitude & le trépas.

PUBLIUS.

Mais, la Patrie ....

REGULUS.

La Patrie eſt un tout dont nous ſommes les parties. Un Citoyen ne peut ſe regarder comme ſéparé d'elle, rien n'eſt pour lui utile ou nuiſible, que ce qui eſt avantageux ou contraire à ſa Patrie. Il lui doit tout. Travailler, verſer ſon ſang pour elle, c'eſt ne lui donner rien, mais ſeulement lui rendre ce qu'on en a reçû. Elle l'a produit, élevé, nourri. Au-dedans, ſes lois l'ont protégé. Au-dehors, ſes armes l'ont défendu. Nom, rang, honneur, il tient tout d'elle. Elle récompenſe ſon mérite, venge ſes offenſes. Tendre mere, elle ne s'occupe

qu'à le rendre heureux, autant que le destin permet aux mortels de l'être. Tant de dons, il est vrai, ne sont pas exempts de charges. Mais, qui les refuse, doit renoncer aux bienfaits. Qu'il aille habiter les bois, où couvert de la dépouille des animaux, content de glands pour nourriture & d'un antre pour retraite, il vivra libre & à sa volonté.

PUBLIUS.

J'adore ce que vous dites. Mon esprit est convaincu : mais mon cœur n'est pas persuadé. La nature s'oppose à mon obéissance ; je suis fils, je ne puis l'oublier.

REGULUS.

Quelle excuse pour qui est né Romain ! Brutus, Manlius, Virginius, étoient peres, & ....

PUBLIUS.

Il est vrai ; mais des peres seuls ont montré cette constance trop héroïque.

roïque. Jusques à ce jour, Rome n'a point vû de fils contribuer à la mort de son pere.

REGULUS.

Aspire donc à l'honneur d'en donner le premier exemple.

PUBLIUS.

Je pourrois ? ...

REGULUS.

Va, te dis-je, & reviens m'apprendre mon sort.

PUBLIUS.

Seigneur, vous exigez trop de moi.

REGULUS.

Tu dois me regarder, ou comme ton pere, ou comme un étranger. Etranger, préfere l'intérêt de Rome au mien. Pere, respecte mon ordre ; pars.

PUBLIUS.

Ah ! si vous pouviez voir le trouble de mon cœur, vous auriez peut-

être moins de rigueur pour moi.

REGULUS.

Je demande à ton cœur de la fermeté & non de la tendresse.

PUBLIUS.

O mon pere, demandez-moi mon sang; je le répandrai à vos piés: mais, pardonnez, si je ne puis consentir à vous perdre; je n'ai pas assez de courage, pour me résoudre à un tel effort.

SCENE II.

REGULUS, *ensuite* MANLIUS.

REGULUS.

VOICI l'instant duquel dépendent & la gloire de Rome & la mienne. Je crains que le Sénat incertain.... O Dieux! protecteurs de Rome, daignez leur inspirer de plus dignes sentimens.

MANLIUS.

MANLIUS.

Que les Licteurs gardent l'entrée. Que personne n'ose pénétrer ici.

REGULUS (*à part.*)

Manlius ! qui l'amene ?

MANLIUS.

Invincible Héros, permettez que mes embrassemens . . . .

REGULUS.

Que faites-vous ? un Consul ! . . . .

MANLIUS.

En ce moment, je ne le suis pas. Vous voyez l'adorateur de votre vertu, de votre constance : un rival, qui vient vous avoüer que vous l'avez vaincu, & qui, rougissant de vous avoir été autrefois contraire, vient vous demander l'honneur d'être votre ami.

REGULUS.

Voilà comme en agissent les ames généreuses. *Le vent n'attaque pas des arbres abattus.* Je dois à mon esclavage

vage les ſentimens que vous me faites voir.

MANLIUS.

Seigneur, je le confeſſe, il m'a fait connoître Regulus. Jamais je ne vous ai vu ſi grand que dans les fers. Vous êtes ſouvent revenu à Rome, vainqueur des ennemis. Aujourd'hui vous revenez vainqueur du ſort, de vous même. Vos lauriers excitent mon envie. Vos chaînes vous attirent mon reſpect. Regulus étoit un Héros, aujourd'hui c'eſt un Dieu.

REGULUS.

C'en eſt trop, Seigneur. La vertu la plus en garde contre les loüanges, pourroit ſe laiſſer ſéduire par celles de Manlius. Je ſuis bien reconnoiſſant, que votre amitié illuſtre les derniers inſtans de ma vie.

MANLIUS.

Que dites-vous? je veux conſerver vos jours, pour qu'ils ſoient encore long-tems

long-tems utiles à la Patrie. Je vais tout mettre en uſage, afin que l'échange ſoit accepté.

REGULUS.

Eſt-ce ainſi que Manlius commence à me prouver qu'il eſt mon ami ? Que feroit-il, s'il me haïſſoit ? Voulez-vous me ravir le fruit que je puis du moins recueillir de ma honte ? Je ne ſuis point venu à Rome montrer mes fers, pour exciter la compaſſion des Romains. J'ai eu pour objet de ſauver la République du danger d'une offre qu'elle doit rejetter. Si vous n'avez pas d'autres témoignages d'amitié à me donner, reprenez votre haine.

MANLIUS.

Mais, le refus de l'échange, eſt l'arrêt de votre mort.

REGULUS.

Ce nom ſemble-t'il ſi terrible à Manlius ? Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que

que je ſai, que je ſuis mortel. L'ennemi ne peut m'ôter que ce que me raviroit bien-tôt la nature. Je ferai un don, de ce qui dans peu ſeroit un tribut. L'univers apprendra, que j'ai vécu pour ma Patrie, & que forcé de ceſſer de vivre, je lui ai du moins rendu mon trépas utile.

MANLIUS.

O grandeur d'ame ! heureuſe la terre qui produit de tels Héros ! Seigneur, qui pourroit ne vous pas aimer ?

REGULUS.

Si vous voulez m'aimer, aimez-moi en Romain. Je mets des conditions à notre amitié. Faiſons tous deux un ſacrifice à Rome, moi celui de ma vie; vous, celui d'un ami. Il eſt bien juſte que l'avantage de la Patrie vous coûte quelque peine. Allez, promettez-moi que vous ſoûtiendrez mon avis dans le Sénat. Ce n'eſt

n'eſt qu'à ce prix, que j'accepte votre amitié. Que répondez-vous, Seigneur ?

MANLIUS (*après avoir refléchi.*)

Je vous le promets.

REGULUS.

Je reconnois que l'amitié de Manlius eſt pour moi un préſent des Dieux.

MANLIUS.

Ah! que ne ſuis-je chargé de ces fers illuſtres !

REGULUS.

Ne perdons pas de tems ; le Sénat va s'aſſembler. Je me repoſe ſur vous de l'honneur de la Patrie, de mon repos & de ma gloire.

MANLIUS.

Adieu, Héros du Tibre.

REGULUS.

Adieu, cher ami.

(*Ils s'embraſſent.*)

MANLIUS.

MANLIUS.

Vos diſcours m'enflamment du feu de la gloire. Qui ne préféreroit vos chaînes au plus brillant éclat d'une couronne ?

SCENE III.

REGULUS, LICINIUS.

REGULUS.

JE commence à reſpirer. Le Ciel favorable me ſeconde.

LICINIUS.

Ah ! Seigneur, j'ai enfin plus de ſatisfaction à vous revoir.

REGULUS.

Licinius, d'où vous vient cette gaieté ?

LICINIUS.

Je ſuis rempli d'eſpérance. J'ai juſques

jusques à ce moment travaillé pour vous.

REGULUS.

Pour moi !

LICINIUS.

Oui, Seigneur. Avez-vous pensé, que je fusse assez ingrat, pour oublier, dans une occasion si importante, tout ce que je vous dois ? Je me rappelle toutes les obligations que je vous ai. Vous fûtes mon Général, mon Maître, mon pere. C'est sous votre conduite que j'ai fait les premiers pas dans le chemin de l'honneur. Vous m'avez rendu....

REGULUS (*avec impatience.*)

Enfin, qu'avez-vous fait pour moi ?

LICINIUS.

J'ai défendu votre liberté, votre vie.

REGULUS.

Comment ?

LICINIUS.

J'ai attendu les Peres à l'entrée du Temple où s'assemble le Sénat. Je les ai tous engagés à vous sauver.

REGULUS (*à part.*)

Dieux ! qu'entens-je ! (*haut.*) & vous . . .

LICINIUS.

Je ne suis pas le seul qui ai part à ce grand ouvrage. La loüange est dûe à qui la mérite. J'ai fait beaucoup; mais Attilie a plus fait que moi.

REGULUS.

Qui ?

LICINIUS.

Attilie. Jamais pere ne fut plus cher à sa fille. Quelle tendresse animoit ses discours ! qu'ils étoient touchans ! au milieu de sa douleur, elle montroit toute la dignité qui convient à la fille de Regulus. Avec quel art elle a sû employer les reproches, les prieres, les loüanges ?

REGULUS.

REGULUS.

Et les Sénateurs?

LICINIUS.

Qui pourroit réſiſter à Attilie? Elle paroît. Voyez la joie que l'eſpérance répand ſur ſon viſage.

SCENE IV.

ATTILIE. *Les précédens.*

ATTILIE.

SEIGNEUR....

REGULUS.

Oſez-vous paroître devant moi? Ah! je ne vous comptois pas parmi mes ennemis.

ATTILIE.

Moi, mon pere! moi, votre ennemie!

REGULUS.

C'eſt l'être, que s'oppoſer à mes avis.

ATTILIE.

Quoi ? le deſir de vous être utile, eſt une marque d'inimitié ?

REGULUS.

Et connoiſſez-vous ce qui eſt utile ? Oſez-vous prendre part aux affaires publiques ? Qui vous a rendu ma protectrice ? Pourquoi ? ....

LICINIUS.

Ah ! Seigneur ....

REGULUS.

Ne parlez pas, Licinius. Ma fille ſe défend mieux en ſe taiſant. Je puis au moins prendre ſon ſilence pour un repentir. Dieux éternels ! une fille.... un Romain ....

ATTILIE.

Étant votre fille ....

LICINIUS.

Étant Romain, j'ai cru que m'oppoſer

poser à votre perte . . . .

REGULUS.

Vous vous êtes trompés l'un & l'autre. Qui conseille une lâcheté, n'est pas un Romain. Qui manque de courage, n'est pas ma fille. C'est en ce moment, c'est par vous, que je commence à sentir le poids de mes fers. C'est par vous, que j'éprouve la honte de l'esclavage.

SCENE V.

ATTILIE, LICINIUS.

ATTILIE.

FUT-il jamais fille plus infortunée ! aimer un pere, s'occuper du soin de ses jours, lui montrer un cœur déchiré par la crainte de sa mort, seroit pour toute autre une vertu, & pour moi c'est un crime !

 LICINIUS,

LICINIUS.

Non. Consolez-vous, Attilie. Ne vous repentez pas d'avoir écouté la voix de la tendresse filiale. Le devoir de Regulus & le nôtre sont différens. Si c'est gloire pour lui de mépriser la vie, ce seroit en nous impiété de ne pas le sauver. Vous verrez à la fin, qu'il nous pardonnera ce que nous aurons fait pour lui. Souvent le malade accuse de cruauté la main du Medecin qui le guérit.

ATTILIE.

Ses reproches me percent le cœur. Je ne puis soûtenir sa colere.

LICINIUS.

Mais, dites-moi ? voudriez-vous vous voir priver d'un tel pere ?

ATTILIE.

Ah ! qu'il me haïsse & qu'il vive.

LICINIUS.

Il vivra. Mais, cessez de verser des larmes.

larmes. Ma conſtance ne tient pas contre votre douleur.

Beaux yeux, vous réglez mon deſtin; vous êtes mes Dieux; vous changez mon cœur à votre gré. Votre joie m'inſpire l'audace; votre triſteſſe me fait trembler.

SCENE VI.

ATTILIE *ſeule.*

AVEUGLE fortune, tu ne ſais meſurer ni tes faveurs ni tes diſgraces. Tu prodigues les biens, ou tu accables de maux. Je ſuis donc le malheureux objet de ton courroux! Je ne vois qu'infortunes autour de moi. Qui ſait même ce que tu me réſerves encore?

Dieux! vous reſte-t'il des foudres à me lancer? Frappez, je ne me plaindrai

plaindrai pas : mais, ſauvez mon pere. Épargnez en lui votre image. Laiſſez au monde un modele de valeur & de conſtance.

SCENE VII.

Le Théâtre repréſente une autre galerie du même palais.

REGULUS *ſeul.*

TU trembles mon cœur ! quels mouvemens inconnus pour toi ! tu brava les tempêtes, les combats, les monſtres de l'Afrique, & en ce moment tu attens avec crainte quel ſera ton deſtin ! Ah ! je t'entens. Jamais un plus grand danger ne menaça ma gloire. Mais, ô Dieux ! cette gloire n'eſt-elle pas le tyran de nos ames ? Ne devrions-nous pas la ſurmonter

comme nos autres passions ? Ah ! que dis-je ? voilà le langage des ames viles. Qui ne vit que pour soi, est indigne du jour. Le plus noble sentiment de l'humanité, est de s'oublier pour les autres. La gloire est la source de tous les biens. Elle fait sortir les mortels de l'état honteux où ils resteroient s'ils ne la desiroient pas. Par elle, la douleur, le danger, la mort même n'a rien d'affreux. C'est la gloire qui étend les Empires, qui défend les villes. La gloire produit, rassemble les suivans de la vertu. Elle adoucit les mœurs les plus féroces. Elle rend les hommes presque semblables aux Dieux. La gloire ..... mais, Publius s'avance. Il me semble interdit. Hé bien ? qu'a décidé le Sénat ?

SCENE VIII.

REGULUS, PUBLIUS.

PUBLIUS.

SEIGNEUR.... quelle peine pour un fils !

REGULUS.

Tu gardes le silence !

PUBLIUS.

Dieux !

REGULUS.

Parle.

PUBLIUS.

Le Sénat refuse les offres de Carthage.

REGULUS.

Graces aux Dieux, l'heureux génie de Rome a donc enfin triomphé. Je n'ai pas vécu en vain. Qu'on cherche Amilcar. Rien ne me retient plus

plus ſur ces bords. Mes vœux ſont remplis. Partons.

PUBLIUS.

Pere infortuné !

REGULUS.

Peux-tu donner ce nom à qui juſques à ſon dernier moment a pû être utile à ſa Patrie ?

PUBLIUS.

J'adore la Patrie. Je pleure vos fers.

REGULUS.

La vie eſt un eſclavage. C'eſt la naiſſance & non la mort d'un homme qu'on doit pleurer.

PUBLIUS.

Ah ! puis-je penſer, ſans frémir, que ces barbares vont vous arracher la vie.

REGULUS.

Mon eſclavage finira. Adieu. Ne me ſuis pas.

PUBLIUS.

Voulez-vous m'empêcher de vous rendre ces derniers devoirs ?

REGULUS.

Je veux autre chose de mon fils. Tandis que je vais me préparer à partir, empêche les effets du déſeſpoir de la triſte Attilie. Sa douleur troubleroit mon triomphe. Je connois ſa tendreſſe. Prends pitié de l'excès où elle pourroit la porter. Je n'attens pas d'elle une fermeté au-deſſus de ſon ſexe : mais, que ton exemple l'encourage. Soûtiens-la ; conſole-la ; ſers lui de pere. Je te confie le ſoin de ma fille. J'eſpere .... mais, que vois-je ? Toi même tu ſuccombes à ta foibleſſe. Je te croyois plus de conſtance. Me ferois-je trompé ? Non. Tu es mon fils. Tu es Romain. Remplis l'eſpérance que j'avois conçue de toi. Commence à marcher ſur les traces des Héros. Sois le digne

héritier

héritier de mes sentimens. Que je puisse sans rougir, me souvenir de toi.

SCENE IX.

PUBLIUS, ATTILIE, BARCÉ, LICINIUS, AMILCAR.

(Ils arrivent successivement & de différens côtés.)

PUBLIUS *seul.*

OUI, Publius ; tu dois t'armer de courage. L'épreuve est difficile ; il faut la surmonter. Le sang qui coule dans tes veines, l'exemple que tu as devant les yeux, tout l'exige. Si tu as cédé aux premiers mouvemens de la nature, il est tems de ne plus l'écouter, il est tems d'imiter ton pere.

 ATTILIE.

ATTILIE.

Mon frere, est-il vrai? ....

BARCE'.

Publius, croirai-je? ....

PUBLIUS.

Le Sénat a prononcé. Regulus va partir.

ATTILIE.

Qu'entens-je?

BARCE'.

Que dites-vous?

ATTILIE.

Tout me trahit!

BARCE'.

Quoi? ....

PUBLIUS.

Il est inutile ....

BARCÉ (*voyant paroître Amilcar.*)

Amilcar ....

ATTILIE (*appercevant Licinius.*)

Ah! Licinius ....

AMILCAR.

AMILCAR.

Il n'eſt plus d'eſpérance.

LICINIUS.

Tout eſt perdu.

ATTILIE.

Où eſt mon pere ? je veux partir avec lui.

PUBLIUS.

Demeurez. Lui montrer votre douleur, ce ſeroit l'offenſer.

ATTILIE.

Ne croyez pas me retenir.

PUBLIUS.

J'eſpere qu'Attilie, ſe rappellant ſon devoir, penſera qu'il ne lui eſt pas permis . . . .

ATTILIE.

Je penſe ſeulement, que Regulus eſt mon pere. Laiſſez-moi.

PUBLIUS.

Ne l'eſpérez pas.

ATTILIE.

Ah ! peut - être mon pere part-il en ce moment.

BARCE'.

Ne le craignez pas , puiſque vous voyez encore Amilcar.

ATTILIE.

A qui puis-je avoir recours ? Amilcar !

AMILCAR.

Je ſuis partagé entre le courroux & la ſurpriſe.

ATTILIE.

Licinius !

LICINIUS.

Ce coup imprévû m'accable.

ATTILIE.

Publius !

PUBLIUS.

Montrez plus de fermeté. Un pere vous enſeigne comment on doit ſoûtenir les coups du ſort. Ne pas l'imiter , c'eſt n'être pas digne de lui.

ATTILIE.

ATTILIE.

Quel discours ! est-ce vous que j'entens, Publius, vous, qui avez autant que moi à gémir ?

AMILCAR.

Je sai quel motif fait agir Publius. Il adore Barcé. Si Regulus part, Barcé reste dans Rome. Voilà la véritable cause de sa fausse grandeur d'ame.

PUBLIUS.

Quelle pensée ! Quel outrage ! Dieux !

AMILCAR.

Peut-être a-t'il tout mis en usage, pour que le Sénat refusât l'échange.

PUBLIUS.

Ce doute est digne d'un Africain.

AMILCAR.

Oui....

PUBLIUS.

Tais-toi, & m'écoute. Tu sais, que je suis arbitre du sort de Barcé.

AMILCAR.

Je ſai que le Sénat l'a remiſe à ta mere, & que ta mere te l'a donnée.

PUBLIUS.

Voi l'uſage que je veux ſaire du pouvoir que j'ai ſur elle. J'ai aimé Barcé, plus que la vie, mais non autant que l'honneur. Un cœur tel que le tien a peine à le croire : mais, je vais détruire tes lâches ſoupçons & impoſer ſilence à la calomnie. Barcé, vous êtes libre ; partez avec Amilcar.

BARCE'.

O ciel ! eſt-il bien vrai ? . . . .

AMILCAR.

Une ſi rare vertu . . . .

PUBLIUS.

Apprens, Barbare, comme on aime parmi nous.

SCENE X.

ATTILIE, LICINIUS, BARCÉ, AMILCAR.

ATTILIE (*à Licinius.*)
VOYEZ-vous avec quelle dureté le cruel m'abandonne ?

BARCE' (*à Amilcar.*)
Avez-vous entendu Publius ?

ATTILIE (*à Licinius.*)
Vous ne répondez pas ?

BARCE' (*à Amilcar.*)
Cher amant, vous ne m'écoutez point ?

AMILCAR.
Adieu, Barcé. Attendez-moi.

LICINIUS.
Attilie, adieu.

ATTILIE, BARCE' *ensemble.*
Où allez-vous ?

LICINIUS

LICINIUS (*à Attilie.*)

Sauver votre pere.

AMILCAR (*à Barcé.*)

Conserver Regulus.

ATTILIE.

Mais, par quel moyen ?

BARCE'.

Comment ?

LICINIUS.

Dans des maux extrèmes, il faut des remedes violens.

AMILCAR.

Que cet orgueil Romain trouve des rivaux en vertu.

ATTILIE (*à Licinius.*)

Je ne vous quitte pas.

BARCE' (*à Amilcar.*)

Je veux vous suivre.

LICINIUS (*à Attilie.*)

Non. Je craindrois pour vous.

AMILCAR (*à Barcé.*)

Demeurez.

BARCE'

BARCE' (*à Amilcar.*)

Expliquez-vous.

ATTILIE (*à Licinius.*)

Ne puis-je ſavoir ? ....

LICINIUS (*à Attilie.*)

Vous ſerez bientôt inſtruite.

AMILCAR (*à Barcé.*)

Repoſez-vous-en ſur moi.

LICINIUS.

Ou Regulus demeurera, ou je perdrai la vie.

AMILCAR.

Montrons que l'Afrique a auſſi ſes Héros.

Si nous avons moins d'orgueil que les Romains, nous ne leur cédons pas en vertu. Le chemin de l'honneur ne nous eſt pas inconnu. Loin du Capitole, il eſt auſſi des ames généreuſes. Les Romains ne ſont pas les ſeuls mortels dont s'occupent les Dieux.

SCENE XI.

ATTILIE, BARCÉ.

ATTILIE.

Barce'!

BARCÉ.

Attilie!

ATTILIE.

Que dites-vous ?

BARCE'.

Que pouvons-nous espérer ?

ATTILIE.

Ah ! Licinius va sans doute exciter un tumulte, qui peut devenir funeste à Rome, & à lui-même, sans sauver mon pere.

BARCE'.

Amilcar frappé de l'action héroïque de Publius, & en même-tems de ses reproches, ne veut pas être moins

moins généreux que lui. Qui ſait ce qu'il va tenter, & à quel danger il s'expoſe ?

ATTILIE.

O Dieux ! ſecondez Licinius.

BARCE'.

O Dieux ! ſecourez mon amant.

ATTILIE.

Que je crains !

BARCE'.

Attilie, ne nous abandonnons pas à la douleur. Le ciel me ſemble plus ſerein. Je vois un rayon d'eſpérance.

ATTILIE.

Ah ! Barcé, c'eſt une lueur ſemblable à celle de l'éclair, qui fuit dans le moment même qu'elle paroît. Elle ne ſert qu'à me faire voir le danger, ſans le diminuer.

SCENE

SCENE XII.

BARCÉ *seule.*

JE veux raſſûrer Attilie, & moi-même je tremble. J'avois plus de courage, quand j'eſpérois moins. Je craignois un mal avenir; en ce moment, je perds un bien préſent.

Se livrer à l'inconſtance de l'onde, c'eſt s'expoſer à ſe perdre. Mais, périr dans le port, c'eſt un ſort trop barbare.

Fin du ſecond acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente un salon qui répond à des jardins.

REGULUS, *Gardes Africains.* Ensuite MANLIUS.

REGULUS.

AMILCAR ignore peut-être encore la volonté du Sénat. Où est-il ? Cherchons-le. Il faut partir. Il n'a plus rien à espérer ici. Rien ne m'y retient plus. Il est de notre devoir à tous deux de ne pas demeurer davantage. (*à Manlius.*) Ah ! cher ami, que mes embrassemens vous témoignent

moignent ma reconnoiſſance. Sans vous, ma gloire étoit en danger. C'eſt par vous que je conſerve mes fers. Je vous dois le fruit de mon eſclavage.

MANLIUS.

Mais, vous partez. Mais, nous vous perdons.

REGULUS.

Ce feroit, ſi je demeurois, que vous me perdriez.

MANLIUS.

Ah ! pourquoi n'ai-je pas plutôt commencé de vous aimer ! vous n'avez juſques à préſent que des gages funeſtes de mon amitié.

REGULUS.

Je ne puis en prétendre de plus grands, d'un ami véritable. Mais, ſi le généreux Manlius y conſent, j'oſerai encore lui en demander d'autres.

MANLIUS.

Parlez.

REGULUS.

J'ai rempli le devoir de Citoyen. Je me ſouviens enfin, que je ſuis pere. Vous ſavez, que je laiſſe dans Rome deux enfans, Publius & Attilie. Ils ſont, après la Patrie, ce que j'ai de plus cher. Je crois appercevoir en eux un heureux naturel : mais, ce ſont de jeunes plantes, qui ont beſoin d'être cultivées par une main prudente. Le ciel ne veut pas que ce ſoin me regarde, daignez le prendre, ils retrouveront en vous plus qu'ils n'auront perdu. Le pere vous doit ſa gloire, accordez aux enfans le ſecours de vos conſeils.

MANLIUS.

Je vous le promets. Je conſerverai ſoigneuſement ces rejettons précieux. Ils n'auront pas en moi un auſſi digne pere que vous : mais, ils l'auront auſſi tendre. Je les conduirai facilement dans le chemin de la vertu.

Pour des cœurs en qui la nature en mit les principes, il suffira d'entendre raconter votre histoire.

REGULUS.

Maintenant, je n'ai donc plus qu'à....

SCENE II.

PUBLIUS. *Les précédens.*

PUBLIUS.

MANLIUS! mon pere!

REGULUS.

Qu'y a-t'il?

PUBLIUS.

Tout est en tumulte dans Rome. Le peuple est furieux. On ne veut pas que vous partiez.

REGULUS.

Rome pourroit vouloir un honteux échange!

PUBLIUS.

PUBLIUS.

Rome ne veut ni paix, ni échange. Mais, elle veut que vous demeuriez.

REGULUS.

Et mon ferment ?

PUBLIUS.

Tous s'écrient, qu'on ne doit pas garder la foi à des barbares.

REGULUS.

Un crime fert-il d'excufe à un autre ? Il n'y auroit point de coupables, fi l'exemple pouvoit juftifier.

PUBLIUS.

On affemble le Collége des Augures. Ce doute doit y être décidé.

REGULUS.

Je n'ai pas befoin de cet oracle. J'ai promis ; je veux partir. Rome étoit maîtreffe de délibérer fur l'échange ou la paix. Mais, mon retour à Carthage ne regarde que moi. Je ne fuis plus ce que je fus autre-

 fois.

fois. Rome n'a point de droits ſur les eſclaves d'autrui.

PUBLIUS.

Du moins, attendez le décret des Augures.

REGULUS.

Non. L'attendre, ſeroit en reconnoître l'autorité. (*aux Gardes Africains.*) Gardes, conduiſez-moi au port. (*à Manlius.*) Adieu, cher ami.

MANLIUS.

Regulus, dans l'émotion où eſt le peuple, il peut, s'il vous voit paroître, employer la force pour vous retenir. S'il y réuſſit, vous avez à vous reprocher d'être la cauſe que Rome aura manqué à la ſoi promiſe.

REGULUS.

Mais, dois-je ?....

MANLIUS.

Je vais, pour calmer ces tranſports, me ſervir de l'autorité Conſulaire.

REGULUS.

REGULUS.

Manlius, je me repose sur vous. Mais....

MANLIUS.

Il suffit. Votre honneur m'est cher. Je connois votre cœur, fiez-vous au mien.

Je suis aussi né Romain, la gloire m'anime ainsi que vous. Le destin me refuse vos chaînes illustres: mais, au moins, je sai les mériter.

SCENE III.

REGULUS, PUBLIUS.

REGULUS.

SE peut-il qu'il faille, dans Rome, employer tant de peines pour conserver la foi, le plus sacré des devoirs! Qui vous retient ici, Publius? Tranquille, vous laissez à un ami le soin

ſoin de ma gloire. Courez. Hâtez mon départ. Je voudrois tenir de mon fils un bienfait ſi grand.

PUBLIUS.

Ah ! mon pere, j'obéis, mais....

REGULUS.

Pourquoi ce ſoûpir ? marqueroit-il la foibleſſe de votre cœur ?

PUBLIUS.

Je vous le confeſſe, Seigneur, je ſens que je me meurs. Mais plus mon tourment eſt cruel, plus il releve le prix de ma conſtance. Quel ſeroit le ſacrifice, s'il coûtoit moins à mon cœur !

SCENE IV.

REGULUS, AMILCAR.

AMILCAR.

ENfin, Regulus....

REGULUS.

REGULUS.

Sans que vous parliez, j'entens les plaintes que vous voulez me faire. Ne craignez rien de l'émotion du peuple. Regulus vivant ne demeurera pas dans Rome.

AMILCAR.

Que voulez-vous me dire ? Je ne ſonge pas à me plaindre. Je viens vous prouver, que ce n'eſt pas ſeulement ſur les rives du Tibre que naiſſent les Héros, qu'il eſt auſſi parmi nous des ames généreuſes.

REGULUS.

Je ne le nie pas. Laiſſons une conteſtation inutile. Raſſemblez vos Africains. Faites préparer le départ.

AMILCAR.

Avant tout, écoutez-moi, & répondez.

REGULUS (*à part.*)

Quelle contrainte !

AMILCAR.

Eſt-ce une gloire, que la reconnoiſſance ?

REGULUS.

C'eſt un devoir. Mais, il eſt aujourd'hui ſi négligé, que le remplir eſt regardé comme une gloire.

AMILCAR.

Et, ſi pour être reconnoiſſant, on s'expoſoit à un grand péril ?

REGULUS.

Alors, la reconnoiſſance ſeroit une illuſtre vertu.

AMILCAR.

Hé bien ; cette vertu, vous ne pouvez me la refuſer. Votre fils adore ma chere Barcé ; il me la cede. Je ne veux point qu'il me ſurpaſſe en généroſité. Je viens ſauver ſon pere, duſſé-je avoir à craindre toute la fureur de Carthage.

REGULUS.

Vous voulez me ſauver ?

AMILCAR.

AMILCAR.

Oui.

REGULUS.

Comment ?

AMILCAR.

En vous laiſſant fuir. J'aurai ſoin d'éloigner ces Gardes. Tenez-vous ſeulement caché dans Rome, juſques au moment de mon départ. Je ferai lever l'ancre, en feignant de la colere de partir ſans vous.

REGULUS (*à part.*)

Le barbare !

AMILCAR.

Que dites-vous ? cette offre vous ſurprend.

REGULUS.

J'en conviens.

AMILCAR.

L'auriez-vous attendue de moi ?

REGULUS.

Non.

AMILCAR.

Cependant, le ſort ne m'a pas fait naître Romain.

REGULUS.

On le voit.

AMILCAR (*aux Africains.*)

Allez, Gardes.

REGULUS (*aux mêmes.*)

Demeurez.

AMILCAR.

Pourquoi ?

REGULUS.

Je vous rends graces : mais, je partirai avec vous.

AMILCAR.

Vous mépriſez le ſecours que ma pitié vous préſente.

REGULUS.

Non. Mais, je vous plains. Vous ne connoiſſez pas la vertu : vous voulez en faire paroître, & vous offenſez Regulus, votre Patrie, & vous-même.

AMILCAR.

AMILCAR.

Moi !

REGULUS.

De quel droit disposez-vous de ma liberté ? Suis-je esclave de Carthage, ou le vôtre ?

AMILCAR.

Ce n'est pas à vous, d'examiner si le bienfait....

REGULUS.

Il est grand ! me rendre criminel, fugitif, parjure !....

AMILCAR.

Il s'agit de votre vie. Savez-vous quels supplices on vous apprête à Carthage ?

REGULUS.

Mais vous, Amilcar, connoissez-vous les Romains ? Savez-vous, que l'honneur leur est plus cher que la vie ; que l'honneur est l'objet, la regle de leurs actions ? En ces lieux, on apprend à mourir, sans changer

de visage. On rit des tourmens, quand ils produisent la gloire. On ne craint que la lâcheté.

AMILCAR.

Ces discours sont admirables à entendre : mais, avec moi, ce langage est déplacé. Je sai, que la vie est chere à tous les hommes, & que vous-même ....

REGULUS.

Ah! c'est trop abuser de ma patience. Fais préparer tes vaisseaux. Rassemble ta suite. Fais ton devoir, Barbare, & te tais.

AMILCAR.

Tu fais l'intrépide. Tu oses m'insulter. Tu nommes ma pitié barbare! sur le Tibre, Amilcar se taît & t'écoute. Mais bientôt il te répondra en Afrique.

SCENE V.

REGULUS, *ensuite* ATTILIE.

REGULUS.

PUBLIUS ne revient pas ! & Manlius .... Mais, je vois Attilie, la joie éclate dans ses yeux. Que vient-elle m'annoncer ?

ATTILIE.

Seigneur, notre destin dépend de vous. Rome, suivant vos conseils, ne veut ni l'échange ni la paix. Mais, vous pouvez demeurer.

REGULUS.

Oui, avec la honte....

ATTILIE.

Les Ministres sacrés ont prononcé. Vous êtes le maître de partir ou de demeurer. Vous avez juré dans les

fers. *Qui n'eſt pas libre ne peut s'obliger.*

REGULUS.

Qui ſait mourir, eſt toûjours libre. C'eſt avoüer ſa foibleſſe, que d'accuſer la violence d'autrui. J'ai juré, parce que je l'ai voulu. Je veux partir, parce que je l'ai juré.

SCENE VI.

PUBLIUS. *Les précédens.*

PUBLIUS.

SEIGNEUR, vous l'eſpérez en vain.

REGULUS.

Et qui pourra m'en empêcher ?

PUBLIUS.

Tout le peuple. Il ne connoît plus de frein qui l'arrête. Pour vous fermer le paſſage aux vaiſſeaux Africains,

tous

tous ſe précipitent vers le port. Les rues de Rome ſont déſertes.

REGULUS.

Et Manlius ?

PUBLIUS.

Seul il oſe s'oppoſer au vœu général. On ne l'écoute pas. On refuſe de lui obéir. A chaque moment, la fureur du peuple s'accroît. Les Licteurs ſoûtiennent en tremblant leurs faiſceaux. Dans ce tumulte, les ordres du Conſul demeurent ſans exécution.

REGULUS.

Adieu, Attilie. Publius, ſuivez-moi.

ATTILIE.

Où voulez-vous aller ?

REGULUS.

Au ſecours de mon ami ; reprocher aux Romains leur crime ; conſerver l'honneur de mes fers ; partir, ou mourir ſur ces bords.

ATTILIE.

Ah ! mon pere, ſi vous m'abandonnez....

REGULUS.

Attilie, juſques ici j'ai excuſé votre ſexe, votre âge. J'ai pardonné au nom de fille. Mais, c'eſt trop verſer de pleurs. Ne conſpirez pas avec Rome, pour me ravir la gloire d'un grand triomphe.

ATTILIE.

Ah ! puis-je, ſans déſeſpoir ?....

REGULUS.

Je conçois la douleur que ma perte doit vous cauſer. Mais, l'honneur d'être Romaine doit vous en conſoler.

ATTILIE.

Demandez-moi toute autre preuve de ma conſtance.

REGULUS.

Et quelle autre preuve pourriez-vous m'en donner ? Irez-vous, parmi les Peres, régler par vos avis la

deſtinée

destinée de Rome? Le casque en tête combattre les ennemis? Si vous ne vous soûmettez pas à souffrir, sans foiblesse, quelque malheur, pour le bien de la Patrie; dites, que pouvez-vous faire pour elle?

ATTILIE.

Mais, un tel excès de constance....

REGULUS.

Est un effort de vertu. Attilie est ma fille. Elle en est capable.

ATTILIE.

J'imiterai, autant qu'il me sera possible, le pere le plus illustre...... Mais... ô ciel! vous me quittez avec colere. J'ai perdu votre tendresse.

REGULUS.

Non, ma fille. Je t'aime. Je n'ai point de courroux. Que cet embrassement t'en assûre: mais, qu'il t'inspire l'honneur, la fermeté, & non la foiblesse.

ATTILIE.

Ah! vous êtes mon pere, & vous me

me quittez ſans ſoûpirer ſeulement !

REGULUS.

Serois-je pere, ſi je laiſſois à mes enfans l'exemple d'une lâcheté ? mon cœur n'eſt pas inſenſible : mais, je ſai dompter ſes mouvemens, & vous, vous les laiſſez vous tyranniſer.

SCENE VII.

ATTILIE, BARCE'.

ATTILIE.

TRIOMPHONS de notre foibleſſe. Ceſſons de verſer de lâches pleurs. Que le courage de Regulus anime la vertu qu'il m'a tranſmiſe avec le ſang. La ſeule Attilie ſe montreroit-elle indigne d'une illuſtre origine ?

BARCE'.

Attilie, eſt-il donc vrai ? malgré le peuple, le Sénat, les Augures, malgré

malgré nous, malgré Rome entiere, Regulus veut partir !

ATTILIE.

Oui.

BARCE'.

Quelle fureur insensée ! ....

ATTILIE.

Ayez plus de respect pour un Héros.

BARCE'.

Pouvez-vous approuver l'obstination d'un pere ?

ATTILIE.

J'adore la constance de sa vertu.

BARCE'.

Quelle vertu ! il va se livrer à la fureur de Carthage, à la servitude, à une mort honteuse ! ....

ATTILIE.

Cette servitude, cette mort, seront le triomphe de mon pere.

BARCE'.

Et vous en montrez de la joie !

ATTILIE

ATTILIE (*à part.*)

O ciel !

BARCE'.

Je ne puis vous comprendre.

ATTILIE.

Je n'en ſuis pas ſurpriſe. Le malheur vous a fait naître dans un climat barbare. Vous ne ſentez pas quel plaiſir trouve une fille dans la gloire de ſon pere.

BARCE'.

Cependant vous pleurez !

ATTILIE.

Les pleurs que je répands, annoncent la fin de ma douleur. C'eſt le préſage du calme qui entre dans mon ame. Ainſi le ciel devient ſerein, quand la vapeur que le ſoleil a attirée, retombe en pluie.

SCENE

SCENE VIII.

BARCÉ *seule.*

QUELLES étranges idées le desir de la gloire produit dans l'esprit des Romains ! Manlius porte envie aux fers de son rival ! Regulus est insensible à toutes les marques de la compassion publique ! Une fille montre de la joie, quand elle est prête à perdre son pere ! & Publius (ah ! de tout ce que je vois c'est ce que j'ai le plus de peine à croire) Publius m'aime & se fait un honneur de me céder.

Si renoncer à ce qu'on aime, est une vertu, je l'admire, mais je n'y aspire pas. Une ombre de gloire est le seul sentiment cher aux Romains. Je rends graces aux Dieux, de n'avoir pas l'ame Romaine.

SCENE

SCENE IX.

Le Théatre représente le rivage du Tibre. Tout est préparé pour l'embarquement de Regulus. Une foule de peuple ferme le passage aux vaisseaux.

MANLIUS, LICINIUS.

LICINIUS.

NON. Rome ne veut pas, que Regulus parte.

MANLIUS.

Et comptez-vous pour rien dans Rome, & le Sénat & moi ?

LICINIUS.

Le peuple est la plus grande partie de Rome.

MANLIUS.

Ce n'est pas la plus saine.

LICINIUS.

LICINIUS.

C'eſt la moins cruelle. Remplis d'amour & de reconnoiſſance, nous voulons ſauver la vie de Regulus.

MANLIUS.

Et nous, ſon honneur.

LICINIUS.

Son honneur....

MANLIUS.

C'en eſt aſſez. Je ne ſuis pas ici pour perdre le tems en vains diſcours. Qu'on laiſſe le paſſage libre.

LICINIUS.

Qu'aucun ne ſe retire.

MANLIUS.

Je l'ordonne.

LICINIUS.

Je le défens.

MANLIUS.

Licinius oſe s'oppoſer au Conſul?

LICINIUS.

Manlius oſe s'oppoſer au Tribun!

MANLIUS.

MANLIUS.

Licteurs, emparez-vous du passage.

(*Les Licteurs s'avancent. Le peuple se met en défense.*)

LICINIUS.

Peuple, défendez-le.

MANLIUS.

Dieux! on emploie les armes, pour résister à mon ordre! est-ce ainsi que la Majesté....

LICINIUS.

La Majesté de Rome réside dans le peuple. Vous l'outragez.

MANLIUS.

Quoi? peuple?.....

Le Peuple.

Que Regulus demeure.

MANLIUS.

Écoutez. Laissez-moi vous tirer d'erreur.

Le Peuple.

Que Regulus demeure.

MANLIUS.

MANLIUS.

Ah ! vous . . . .

Le Peuple.

Que Regulus demeure.

SCENE DERNIERE.

REGULUS. *Les précédens.*

REGULUS.

QUE Regulus demeure ! l'ai-je bien entendu ? Puis-je le croire ? On veut une perfidie ! ce ſont des Romains qui la demandent ! c'eſt de moi qu'ils l'attendent ! quels hommes produit donc à preſent cette terre ! qui forme des vœux ſi honteux ? où ſont les neveux des Brutus, des Fabrices, des Camilles ? Que Regulus demeure ! par quel crime ai-je mérité votre haine ?

 LICINIUS.

LICINIUS.

Notre amour veut rompre vos chaînes.

REGULUS.

Et sans elles que sera Regulus? C'est par ces chaînes que je puis aspirer à devenir l'exemple de la postérité, la honte des ennemis, l'honneur de la Patrie. Si vous me les ôtez, je ne suis qu'un esclave parjure, un fugitif.

LICINIUS.

Vous avez promis à des perfides. Vous avez juré dans les fers. Les Augures....

REGULUS.

Laissons à l'Arabe, au Maure, ces indignes prétextes à l'infidélité. Que Rome apprenne aux humains à garder la foi promise.

LICINIUS.

Mais, que deviendra Rome, si elle perd son pere?

REGULUS.

REGULUS.

Que Rome ſe ſouvienne, que ſon pere eſt mortel ; que ſes mains tremblantes ont peine à ſoûtenir le poids des armes ; que ſon ſang ſe deſſeche dans ſes veines ; que déſormais ſes travaux ne peuvent plus lui être utiles ; qu'il ne lui reſte qu'à mourir en Romain. Ah ! le ciel m'en ouvre une voie glorieuſe. Je puis finir mes jours en héros, & vous me voulez infâme ! Non, il n'eſt pas poſſible, je vous connois. Quiconque a reſpiré en naiſſant l'air du Capitole, penſe comme Regulus. Je ſai, qu'au fond du cœur chacun de vous m'applaudit, me porte envie. Vainement, vous vous laiſſez emporter à un excès de tendreſſe qui vous égare. Vous faites des vœux au ciel, pour pouvoir être à ma place. Surmontez une indigne foibleſſe. Jettez ces armes. Ne retardez plus mon triomphe. Ami, je

vous demande cette faveur. Citoyen, je vous y exhorte. Pere, je vous l'ordonne.

ATTILIE (*à part.*)

Dieux ! tous lui obéissent !

PUBLIUS (*à part.*)

Les armes tombent de leurs mains !

LICINIUS (*à Regulus.*)

Je vous livre le passage.

REGULUS.

Dieux propices ! je vous rends graces. Le chemin est libre. Amilcar montez sur les vaisseaux. Je vous suis.

AMILCAR (*à part.*)

Je commence enfin à lui porter envie. (*il monte sur un vaisseau.*)

REGULUS.

Citoyens, que nos derniers adieux, soient dignes de nous. Graces au ciel, je vous laisse, & je vous laisse Romains. Conservez ce grand nom dans toute sa pureté. Vous serez les

maîtres

maîtres de la terre. Le monde entier deviendra Romain. Dieux, gardiens de cette terre; Déesses protectrices de la race d'Enée, je vous confie ce peuple de héros. Daignez prendre soin de ces murs. Faites-y habiter toûjours, la constance, la foi, la gloire, la justice & la valeur. Si jamais la colere céleste doit menacer le Capitole, Dieux ! voilà Regulus; prenez-le pour victime. Epuisez sur lui votre courroux, mais que Rome préservée.... Ah ! vous pleurez ! adieu.

CHŒUR (*pendant l'embarquement de Regulus.*)

Honneur de ce rivage, pere de Rome, adieu. Par vous nous triomphons du tems & de l'oubli. Mais, que cette gloire nous coûte cher ! Rome vous perd, & tous les siecles ne produisent pas des Regulus.

FIN.